

Le libertaire

Rédaction :
Administration : N. FAUCIER
72, rue des Praires, Paris (20)
(Chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"
FRANCE ÉTRANGER
Un an... 42 fr. Un an... 30 fr.
Six mois... 11 » Six mois... 15 fr.
Trois mois... 5,50 Trois mois... 7,50
Chèques postaux : N. Faucier 1165-55

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

PRÉTEXTES A DÉCLENCHEMENT DE GUERRES

On croit nous embarrasser en nous demandant, à tout propos, et même hors de propos, quelle serait notre attitude en cas de conflit armé entre pays capitalistes. C'est vraiment nous mal connaître que de croire que notre position sur un point aussi capital est équivoque. Des dissensions d'ordre doctrinal ou tactique ont pu se faire jour entre nous, jamais ils ne sont venus d'une pareille question.

Nous sommes contre la guerre, contre toutes les guerres. Affirmation toute platonique, dira-t-on, qui ne résoud rien. D'accord. Aussi, il serait bon qu'on précisât une fois de plus les modalités de la lutte que nous menons, que nous continuerons à mener, dût-il nous en coûter, contre la guerre.

Il ne faut pas se faire illusion. Nous ne sommes pas de ceux qui — nos détracteurs nous l'accorderont — qui prêtent foi aux boniments pacifistes, sentimentaux, pleurnichards, dont les histrions consulaires, gargaïsent les foules qui les suivent.

Nous savons aussi bien que quiconque que la guerre est une fatalité quasi inéluctable du régime capitaliste. Il est banal, poncif et rebattu de dire que la société dans laquelle nous vivons porte en elle la guerre comme la nuée porte l'orage. Il n'est nul besoin d'être grand clerc pour arriver à ces constatations.

Il ne s'agit donc pas de phraser à perte d'haleine. Il est un remède certain, efficace : le fer rouge, la Révolution Mondiale. Le prolétariat est-il en état de la faire ? La grande question est là et non ailleurs. Tout le reste — conciliabules pacifistes, cours d'arbitrage, gestes symboliques — n'est que palliatifs, vaine et fallacieuse littérature.

La guerre peut venir, une certitude : les anarchistes ne marcheront pas. Si par leur propagande de tous les jours, ils ont su créer autour d'eux un mouvement fort, actif, ils sauront s'opposer à la catastrophe ; pour parler clair et sans retenue, ils sauront saboter la mobilisation et ainsi empêcher une nouvelle hécatombe.

D'autre part, si le peuple devait montrer devant un nouveau massacre la même passivité, la même courtoisie qu'en 1914, les anarchistes sauraient individuellement ne point manquer à leurs idées. En aucune manière ils ne se feraient les auxiliaires des belligérants quels qu'ils fussent.

Nulle confusion n'est possible, notre attitude est nette, franche : Révolution si la masse des citoyens n'entend pas se laisser mener à l'abattoir comme en 1914, ou alors si l'écrasante soumission prolétarienne d'il y a quinze ans se renouvelle : refus individuel, insoumission, désertion, etc... De toutes façons, les anarchistes n'abdiquent rien de leur dignité personnelle. Sous quelque prétexte que ce soit, les anarchistes — évidemment pas ceux qui marchent dans le sillage des sergents recruteurs qui s'appellent Grave, Cornélissen, Pierrot — ne sauraient sans se parjurer, participer à la guerre.

Ce nécessaire préambule acquis, voyons de près le conflit sino-russe. On connaît les faits. Apparemment, c'est une misérable question d'intérêt qui défraie la chronique internationale. Une ligne de chemin de fer chinois gérée mi-partie par les Russes, mi-partie par les Chinois. Ceux-ci ont chassé les autres, les frustrant de la propriété de quelques centaines de kilomètres de voies ferrées. C'est pour cette bêtise, cette misère, que deux peuples sont en voie de s'affronter sur le champ de bataille. Tout au moins, c'est là le prétexte officiel donné par les nations antagonistes. Du reste voici quelques commentaires de notre Mère l'Oie l'Humanité sur la question :

Cette ligne est placée sous une administration paritaire dont les Soviets respectent toujours le contrat en dépit des coups de main réitérés de Tchong Tso Lin, l'ancien tyran de Moukden.

Aucune assimilation n'est possible entre le régime du chemin de fer de l'Est et les privilèges scandaleux dont jouissent les puissances capitalistes en Chine.

L'Humanité ne se gêne en rien. Les prétentions soviétiques à asservir les Chinois sont fondées, dit-elle. Seuls les capitalistes non-russes sont des usurpateurs.

La logique bolcheviste est plutôt courte.

Il nous faut y revenir. Ces dernières années, l'Internationale Communiste, qui n'est — n'en déplaise à beaucoup — qu'une filiale du gouvernement des Soviets, a lancé divers mots d'ordre, qui ne laissent point d'inquiéter tous ceux qui croient que les bolchevistes, en dépit de leurs erreurs et de leurs trahisons, demeurent encore internationalistes. Chez les peuples coloniaux, chez les peuples opprimés, asservis par les impérialismes européens, les chefs bolchevistes suscitent des révoltes de l'esprit nationaliste. Ils se mirent à réclamer avec fureur le respect des nationalités. On a gardé souvenir de leur attitude dans l'aventure ruffine où leur tactique fut si lamentable, malgré le bluff de la fraternisation. Ailleurs, aux Indes, en Chine, ils attisèrent, ils exacerbèrent les passions chauvines. Personne n'a oublié comment ils furent victimes de leurs propres mots d'ordre, comment tour à tour le Kuomintang et Tchong Kai Tcheck les dupèrent, les rouèrent. La Chine aux Chinois, implorait les catéchismes du bolchevisme. Eh bien, les Chinois appliquant à la lettre leurs fameuses théories, les ont chassés. Les bolchevistes n'ont vraiment pas sujet de se plaindre.

Alors, pourquoi la guerre ?

D'une observation stricte des « prétextes diplomatiques » allégués de part et d'autre dans le différend sino-russe, il apparaît que les gouvernements de Nankin sont tout aussi peu honnêtes que les Russes. Les chefs chinois ne sont que des fantoches, aux mains de rusés capitalistes, qui inquiètent l'avidité conquérante des Russes. Qu'on ne se méprenne point : pour nous les gouvernements russe et chinois se valent. Il nous faut marquer cependant que les Chinois, à l'heure où ils se préparent à la guerre, ne jettent pas dans le monde international du travail le mot d'ordre d'une protestation contre la guerre. Les chefs bolchevistes, alors qu'ils précipitent leurs armements, en vue de la guerre avec la Chine, conjurent les prolétaires du monde entier de protester contre la guerre qui vient. Leur duplicité est flagrante. Ils se paient la tête de leurs ouailles, sans retenue aucune.

Or, pas un bolcheviste, si mal intentionné fut-il à notre égard, ne s'aviserait de nous contredire lorsque nous disons que toute guerre est faite au détriment des prolétaires, avec la peau des prolétaires, que ceux qui la font faire et en profitent — militaires professionnels, ministres, hauts fonctionnaires, marchands de munitions, mercantis de toute sorte — n'en sont jamais les victimes. Dans une guerre russo-chinoise (et vraisemblablement le conflit resterait très peu de temps limité à ces deux pays, il ne tarderait pas à dégénérer en tuerie générale), ce serait, sans nul doute, les ouvriers et les paysans chinois et russes qui fourniraient la chair à canon, le bétail négligeable des armées de choc. Même à supposer (drôle d'hypothèse !) que du côté russe l'humanité de la nation, sans distinction de fortune ou de situation — car en Russie la hiérarchie sociale existe tout comme ailleurs, ne l'oublions point — marchât à fond dans la guerre, ce serait contre les coolies chinois que les Russes s'armeraient, contre les prolétaires chinois, auxquels les bolchevistes veulent tant de bien, à en croire l'Humanité qui osait écrire l'autre jour :

Le peuple russe n'a rien changé de ses dispositions envers le peuple chinois. Les ouvriers qui, ces jours-ci, à Léninegrad et à Moscou, dénoncent dans leurs démonstrations la provocation de Kharbine, sont les mêmes qui, il y a deux années, dénonçaient les amiraux anglais qui bombardaient les villes ouvertes.

Les vrais amis de la Chine, ses défenseurs de toujours, ne sont pas à Nankin où siègent les usurpateurs et les tortionnaires, ils sont à Moscou. Ce sont les révolutionnaires bolcheviks que Sun Yat Sen avait salués naguère comme les alliés solides de la Chine nouvelle.

Honteuse hypocrisie.

Ainsi — puisque dans la guerre ce ne sont point les meneurs d'hommes qui se font tuer — les soldats russes iraient massacrer les pauvres bourgeois de Chinois au nom de l'amitié qu'ils leur portent !

Ah ! la guerre est une monstrueuse chose contre laquelle nous n'agissons jamais trop. Mais les plus exécrables et les plus nuisibles fauteurs de guerres ce sont ceux qui prennent visage de pacifistes et qui poussent les peuples à s'entre-détruire au nom de bons et beaux sentiments.

LE LIBERTAIRE.

Répression criminelle et imbécile

Les gouvernements russes arrêtent les militants libertaires qui avaient jusqu'ici échappé à la répression. Les staliniens veulent en finir avec les anarchistes. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire, dans ce même numéro, l'appel que nous adressent les camarades russes exilés, réfugiés à Paris.

Les gouvernements français, qui feignent de croire — malgré les dénégations du Parti communiste — que le 1er août sera un jour d'émeute, ont déchaîné leurs policiers contre les bolchevistes. Et ce sont des arrestations préventives au petit bonheur.

Ce qui se passe là-bas ne peut nous faire excuser ce qui se passe ici, ni nous empêcher de protester contre les attentats à la liberté individuelle perpétrés par le m'as-tu-vo Chiappe, le crapuleux Tardieu, le taré Barthou et le cœur sec Poincaré.

Les ouvriers anglais voient clair

Nous avons écrit à différentes reprises que les prolétaires anglais ne devaient pas attendre grand chose de l'avènement des « travailleurs » au pouvoir.

C'est triste, mais c'est ainsi et, à notre avis, dans les quelques mois qui vont suivre, nous aurons besoin d'un syndicat actif et vigoureux, si nous voulons que passent dans le domaine de la réalisation les espoirs que l'arrivée du Labour Party au Gouvernement avait fait naître dans les esprits des postiers britanniques.

Que ce soit ici ou là il se confirme que le prolétariat devra faire ses affaires lui-même s'il désire être bien servi. Nous sommes heureux de constater que cette vérité pénètre dans les milieux les plus réformistes.

NOTRE GRAND FORMAT

C'est à partir du 5 octobre que nous agrandirons notre format, que nous augmenterons le nombre de nos collaborateurs et que nous vous présenterons, camarades, un organe aussi bien fait que possible.

Comptez sur nous. Mais pouvons-nous compter sur vous tous afin d'avoir les moyens matériels d'opérer un bon lancement et de tenir le coup par la suite ?

La semaine prochaine nous vous soumettrons divers projets dont l'exécution sera susceptible d'assurer à notre LIBERTAIRE grand format la vitalité nécessaire.

Aucun homme ne pourra être complètement heureux tant qu'il subsistera un malheureux. Le malheur d'un seul être est une détérioration qui empêche le bonheur de l'univers d'être parfait et complet. — (MAXIME CHINOISE CITEE PAR POUVOIR-VILLE.)

L'INIQUITÉ ÉCONOMIQUE

Je vois la Société partagée en deux ou trois clans : les uns qui travaillent, les autres qui font travailler, les troisièmes qui ne font rien. Ceux qui ne font rien dévorent ceux qui « font travailler » s'enrichissent et ceux qui travaillent effectivement crèvent.

Je me demande pourquoi cela est ? Existe-t-il une loi naturelle, qui contrainne certaines catégories d'hommes à besoin tels des serfs, tels des esclaves, pour que d'autres catégories, les élites puissent vivre dans l'oisiveté relative, se livrer à des occupations de choix, connaître la joie, le plaisir, en un mot jouir des bienfaits de la civilisation ?

J'interroge l'ordre naturel. Il prescrit simplement que, puisque les aliments ne se présentent pas tout préparés à notre bouche, il faut les aller chercher et dépenser pour ce faire un effort, un travail, une fatigue. Obligation de travailler pour qui veut manger : voilà donc la sentence que nul ne peut éluder. Il n'en dit pas plus long. Travailler pour vivre et non pas vivre pour travailler. Produire pour consommer et non pas consommer pour produire. Echappent à cette obligation, les infirmes et les malades à qui la société se doit à elle-même de procurer les soins et le confort. L'effort de l'homme à la recherche de sa subsistance est proportionné à ses besoins d'une part, à sa capacité de produire d'autre part ; le travail en collectivité, le travail organisé armé du mécanisme moderne doit normalement atténuer la peine des hommes, limiter la durée de leur effort et en accroître le résultat. Normalement, l'aisance et le bien-être pour tous doivent résulter des efforts collectifs dans une société qui serait faite pour l'individu.

Cette organisation n'est pas ; elle est à venir.

J'interroge l'ordre social actuel, tel qu'il a été engendré par une succession d'avatars évolutifs opérés sous le signe de l'Argent et de l'Autorité.

Cet ordre civilisé repousse le fait esclavagiste qui, cependant, le caractérise. Il le nie, contre l'évidence la plus criante. Il n'y a pas d'esclaves, pas de serfs de la production ; rien que des hommes libres. Les voies de la richesse sont ouvertes à tous.

Aussi vrai que la terre tourne, l'esclavage existe. Ce que les économistes distingués rangent dans leur jargon sous la rubrique de l'« inégalité des conditions » en atteste. Quelle est donc la loi sociale, ou divine, qui impose que des hommes travaillent, telles des bêtes de somme, pour consommer maigrement, tandis que d'autres hommes travaillent faiblement ou pas du tout et consomment grassement ? Qu'est-ce donc qui contraindrait ceux-là à peiner, à se dévouer, à mourir pour ceux-ci ?

Longtemps, l'ordre social à base de propriété a éludé cette question, laquelle d'ailleurs ne se présentait que sous une forme abstraite, philosophique. Puis il a invoqué les sages décrets de la Providence : « Celui qui gouverne les empires » a prévu l'existence de riches et de pauvres. En dédommagement des misères et des calamités, qu'ils ne manqueraient pas de récolter en cette « vallée de larmes », les pauvres recevaient un droit de priorité céleste. Tel est le concept du Dieu des Pauvres. La Bourgeoisie

elle-même s'est chargée, aux alentours de 80, de démontrer aux gueux l'innanité de la croyance paradisiaque. Elle a lancé son cri fameux : *enrichissez-vous* ! Rien n'a changé. Les pauvres sont devenus des parias. Ils se sont multipliés tragiquement. Le paupérisme a rompu toutes digues. C'est alors que les savants ont fait intervenir Darwin. Le Darwinisme, religion officielle, a promulgué, au nom de la concurrence vitale, que toujours et partout le sort des faibles est d'être dévoré par les forts. En conséquence, l'ordre social est parfait, puisqu'il donne à cette loi une consécration universelle. Il n'y a pas à s'élever contre un arrangement voulu par la nature. La société bourgeoise est bien la meilleure des sociétés possibles.

Anathème et malédiction à qui se permet un doute ! Pourtant, le doute se fit ; la question sociale ne cessa de se poser avec une acuité grandissante. L'amas de superstitions, d'ignorances et de craintes qui fait le rempart de la société esclavagiste contre la critique des esprits libres s'effrita et se désagrégea. Le dogme darwinien fut dénoncé. La transposition abusive qui a été faite du darwinisme pour les besoins d'une cause qui échappe à toute justification scientifique fut démasquée. Des continuateurs de Darwin ont mis en lumière un principe d'entraide qui, ne cessant de s'affirmer au sein des espèces, est éminemment favorable aux vies individuelles.

Alors, on se demanda pourquoi les tenants et bénéficiaires de l'ordre veulent que le principe funeste de la concurrence vitale, tel qu'on le voit se manifester entre espèces différentes, ait le pas, dans la société humaine, sur le principe naturel d'entraide observé partout ?

N'est-ce pas l'emploi constant de la force et de la ruse qui a faussé et qui fausse à chaque instant les rapports des hommes entre eux ?

La violence et la ruse ne sont-elles pas, en fin de compte, les seuls fondements de l'ordre ?

Le fait brutal de l'autorité, même s'il correspond à des psychologies individuelles formées par l'accoutumance, ne justifie rien. A l'heure que nous vivons, l'esprit requiert autre chose qu'une affirmation de force, plus ou moins nuancée d'hypocrisie.

L'ordre social bourgeois est en contradiction formelle avec les affirmations de la conscience scientifique. Il est condamné. Ce fait dominant que la majeure partie des hommes s'épuisent à la tâche pour permettre à des minorités de se prélasser dans l'opulence n'est passible d'aucune justification rationnelle.

Il y a là une iniquité monstrueuse capable d'annihiler tout ce que l'homme pourrait attendre des forces de progrès et de susciter un état général de barbarie d'autant plus saisissant et révoltant que les conquêtes de la civilisation sont plus étendues, plus grandioses.

L'objet principal de notre propagande est d'amener les victimes de cette mauvaise organisation à prendre conscience de la réalité, à se pénétrer d'une pensée nouvelle, à s'animer de vœux robustes en vue de l'avènement d'un ordre social véritable qui satisfasse à la justice et à la raison.

RHILLON.

EN RUSSIE

ARRESTATIONS EN MASSE DES ANARCHISTES

A la fin de mai et au commencement de juin les autorités soviétiques ont emprisonné tous les anarchistes, notamment à Moscou, à Odessa et à Kiev. D'après les renseignements reçus, les camarades viennent d'être condamnés à des années de prison, par simple décision administrative du Guepéou. Tout le monde comprendra la bassesse et le caractère contre-révolutionnaire de cet acte lorsqu'on saura quels sont les hommes qui ont été arrêtés et dans quelles conditions.

Dès 1920, le pouvoir « soviétique » a opéré l'écrasement général du mouvement anarchiste en Russie. Par la force de la police et de l'armée il a anéanti tous les groupements anarchistes créés pendant la révolution. Toute activité anarchiste a cessé en Russie depuis. Ceux des anarchistes, peu nombreux, qui ont échappé aux arrestations et sont restés en « liberté » se sont vus dans l'impossibilité de faire une action quelconque. Parmi ces anarchistes non arrêtés se trouvaient plusieurs militants remarquables et bien connus du mouvement révolutionnaire russe et international : Nicolas Rogdatcheff, Barnach, Kaldanoff-Ilovaisky, André Andreïeff, Khoudoleï, Barnach et bien d'autres encore.

Aux temps où le parti bolcheviste naissait seulement (1900-1905), les camarades Rogdatcheff, Barnach et autres étaient déjà les propagandistes de la révolution sociale ; ils étaient parmi ceux qui, les premiers, ont lancé dans les masses ouvrières et paysannes russes les mots d'ordre de cette révolution. Dans leur lutte pour notre belle cause, ces hommes, de même que les ouvriers révolutionnaires organisés par eux, ont subi pendant de longues années les dures épreuves de l'existence, de la prison et du bagne, et bien des leurs ont péri sur l'échafaud.

Et comme récompense, ces militants

éprouvés du prolétariat russe et international se sont trouvés, par la violence et l'arbitraire de la dictature du parti bolcheviste, condamnés, dix ans durant, à une non-existence politique totale, et cela dans le pays de la révolution à laquelle ils avaient consacré toute leur vie. Ils n'avaient le droit ni d'avoir leur presse, ni de collaborer — ne fût-ce que pour les questions purement théoriques — à la presse anarchiste à l'étranger ; ils ne pouvaient parler, comme anarchistes, à aucune réunion ouvrière, même si leurs discours ne contenaient aucune critique du régime bolcheviste. Ils n'avaient le droit de prononcer aucune parole relative au monde des idées anarchistes.

Lorsque, en 1926, ils ont voulu faire paraître un volume consacré à la mémoire de Bakounine, à l'occasion du cinquantenaire de la mort du grand révolutionnaire anarchiste, le gouvernement soviétique le leur a interdit. Lorsque, plus tard, ne pouvant faire aucune action politique, ces camarades ont voulu s'occuper d'études purement historiques et ont demandé aux bolcheviks l'autorisation nécessaire, il leur a été ouvertement déclaré que tout travail qu'ils feraient, même historique, entraînerait leur arrestation. Enfin, lorsque, pendant les journées historiques de 1927, le prolétariat international lutait pour la vie de Sacco et Vanzetti, nos camarades se sont vu résolument interdire toute participation, en tant qu'anarchistes, aux meetings en faveur de Sacco et Vanzetti. Indignés de voir ainsi foulés aux pieds leurs droits politiques et individuels, voici ce que les anarchistes de Moscou écrivaient au gouvernement soviétique :

« Aucun pays bourgeois n'a osé, au cours de ces journées, fermer la bouche à l'anarchisme tant haï. Seul, le gouvernement des communistes, avec lesquels nous avons combattu côte à côte dans les journées d'octobre, nous a condamnés au silence, nous qui avons versé notre sang pour la révo-

tion sociale. En vain les anarchistes de Moscou ont-ils demandé la possibilité d'exercer leurs droits de révolutionnaires : d'organiser une réunion à eux, un meeting à eux, car la férocité raffinée de l'impérialisme américain était doublement intolérable pour nous, comme révolutionnaires et comme anarchistes : — ce droit nous a été refusé. Seuls, nous devions rester des témoins silencieux de l'agitation universelle. Ce qui, dans tous les pays, apparaissait comme le devoir de chaque révolutionnaire, nous était imputé à crime. Aucun journal (soviétique), en publiant les communications de tous les pays du monde, n'a osé donner une place non seulement à notre protestation, mais même à notre télégramme. Nous ne pouvions faire autre chose que de protester contre cette violence, contre cette violation de nos droits, au nom de la révolution sociale, à laquelle nous nous sommes donnés notre vie tout entière.

Ce seul fait d'avoir réduit à l'inexistence politique des militants héroïques du prolétariat russe est, de la part du pouvoir, un crime monstrueux contre le prolétariat et sa révolution sociale. Maintenant, ce pouvoir vient de couronner son crime en emprisonnant les derniers anarchistes qui restaient encore en Russie, sans avoir pour cela la moindre raison. A Moscou seulement ont été arrêtés et condamnés à l'emprisonnement dans les camps de concentration les anarchistes dont nous avons cité les noms dans le *Libertaire* du 6 juillet.

Le prétexte officiel de ces arrestations a été un ouvrage intitulé : « La dictature bolcheviste à la lumière de l'anarchisme (Dix ans de pouvoir soviétique) », édité à Paris par l'« Organisation des anarchistes-communistes russes à l'étranger », se rattachant au journal « *Dielo Trouda* ». Or, aucun des camarades arrêtés n'a participé à cette publication, faite d'ailleurs il y a 15 mois.

Nos camarades ont été pendant dix ans dans l'impossibilité même de se réunir pour discuter des questions relatives aux idées et théories anarchistes. Les bolcheviks veulent l'anéantissement physique des anarchistes. Aucune critique venant des socialistes-étatiques ne leur est dangereuse ; mais le pouvoir « communiste » ne peut être tranquille tant qu'il subsiste des hommes qui, en vertu de leurs principes mêmes, proclament que c'est l'idée même du pouvoir qui est la source de l'exploitation sociale et de l'existence des classes. Ces hommes — les anarchistes — sont les témoins les plus dangereux des crimes commis par les bolcheviks à l'égard de la révolution sociale.

En arrêtant les anarchistes, le pouvoir soviétique veut étouffer la pensée et faire taire les ouvriers et les paysans, pour empêcher toute protestation de leur part. Ce procédé avait déjà été employé par les bolcheviks en 1920, lorsque, à la veille de l'écrasement du mouvement makhoviste et de celui de Cronstadt, à la veille de l'introduction de la Nep, ils arrêtaient les anarchistes partout dans les pays et les enfermaient dans les prisons où beaucoup d'entre eux se trouvent encore depuis ce temps.

Telles sont les circonstances et les causes des récentes arrestations.

Nous invitons la classe ouvrière de tous les pays à stigmatiser cette politique indigne à l'égard des ouvriers, des paysans et des anarchistes. Rappelez-vous, camarades travailleurs, que là où l'on tue l'idée anarchiste, l'idée d'émancipation de la classe ouvrière est tuée en même temps. A l'acte de provocation de la bourgeoisie américaine qui a tué Sacco et Vanzetti, le prolétariat international a répondu par le cri d'indignation, le cri de la haine de classe. Cultivez en vous, ouvriers de tous les pays, la même haine sacrée contre les bourreaux bolcheviks qui crucifient l'anarchisme et les anarchistes.

La persécution de l'idée anarchiste est un acte manifeste de contre-révolution, servant à maintenir l'existence de la bourgeoisie et des gouvernements bourgeois de tous les pays. La persécution de l'idée anarchiste a le même sens chez les bolcheviks et chez les bourgeois, et elle mérite au même titre le mépris et la protestation unanime des travailleurs de tous les pays.

Vive l'idée révolutionnaire, la solidarité révolutionnaire et l'émancipation révolutionnaire de la classe ouvrière par ses propres efforts !

L'organisation à l'étranger des anarchistes-communistes russes « *DIELO TROUDA* ». — Le secrétaire : P. Archinof.

LES FORMES LARVÉES DE LA RELIGIOSITÉ

Superstition. — Métapsychique. — Psychanalyse

On ne peut guère parler de religiosité sans dire ce que l'on pense de la superstition. Faut-il identifier superstition et religion ? J'ai souvent d'avoir entretenu, il y a une douzaine d'années, une correspondance à ce sujet avec Laisant. Alors que je soutenais qu'il y a une démarcation à établir entre ces deux courants d'idées, je n'étais pas loin d'être regardé par mon contradicteur comme cherchant à réhabiliter la religion. Il n'en était rien. Mais j'estime que, pour éviter de glisser d'une aberration dans l'autre, il est important de chercher en quoi elles diffèrent et aussi ce qu'elles ont de commun.

Un bloc de croyances, lorsqu'il se dissout, laisse toujours dans l'esprit des peuples qui les ont professées des résidus, les uns poussés de préjugés, en quelque sorte individualisés, les autres, mieux amalgamés, recueillis par des groupes nombreux. La nouvelle religion, pour mieux assurer son triomphe, s'assimile les seconds, les incorpore à ses propres thèses, en fait enfin des dogmes et des rites : vénération des saints, des reliques, culte des morts... Quant aux premiers tout en les qualifiant de superstitions, elle se fait tolérante à leur égard tant que demeurant à l'état diffus dans la masse, ils n'ont pas tendance à s'aggraver pour préparer un retour offensif du culte déchu. Mieux encore, elle s'accommode d'une atmosphère de superstition favorable à sa propagande.

D'autre part, l'esprit humain, toujours prompt à peupler de fantômes les profondeurs insondables de l'Univers, enfante constamment de nouveaux concepts mystiques. Certains sont de simples majorations de la foi ou des rites. Du jour où leur succès s'affirme, où ils se vulgarisent et, disons le aussi, dès qu'ils s'avèrent d'un bon rapport, l'Eglise les adopte : c'est ainsi qu'ont été consacrées la mariolatrie, la cordiolatrie, c'est ainsi que se répand de nos jours le culte de St-Joseph dont la virginité s'est d'ici peu article de foi. Lorsque les mythes lui demeurent étrangers l'Eglise les combat mais seulement au cas où ils deviennent agressifs à son égard, car elle a ses raisons pour ne pas prendre l'offensive contre eux.

C'est qu'en effet, s'il y a des différences entre la religion et la superstition, si l'une est une institution sociale et l'autre une spéculation privée, il y a entre elles une affinité profonde, commune origine dans la peur de l'inconnu, commune tendance à imputer à l'action de forces transcendantes les phénomènes imprévus qui nous surprennent ou nous menacent, au lieu de faire appel à l'observation, à l'analyse, à la logique pour les rattacher à une série de faits déjà étudiés et élucidés. Qu'elle soit un vestige de cultes abandonnés, qu'elle soit un bourgeois du culte régnant ou un germe isolé, la superstition végète sur le seuil du temple ; elle débrite les cerveaux en attendant que le prêtre courbe les fronts sous son geste autoritaire. L'esprit superstitieux, du moment qu'il se dérobe au contrôle de la raison, est prêt à devenir un esprit religieux.

Aspirément le travailleur est moins exposé que tout autre à glisser sur cette pente. Vérité chaque jour qu'aucune valeur ne se crée autour de lui sans dépense d'effort humain, il est peu enclin à invoquer l'intervention dans la vie de puissances surnaturelles. Mais, parmi les personnes plus ou moins passives de son entourage, la diffusion des préjugés rencontre plus de facilités. Combien de démobilités à leur retour dans leurs foyers, ont retrouvé leur famille, longtemps anxieuse de leur sort, ayant versé dans la superstition, pour être enfin gagnée à la religion toujours prête à exploiter les défaillances. Si la poussée de superstition que nous avons constatée pendant la guerre a été suivie d'un retour offensif des régimes autoritaires, il y a là autre chose qu'une simple coïncidence. Le travailleur qui a commencé par prendre en pitié les pratiques superstitieuses ou dévotieuses des siens, finit par admettre qu'elles pourraient bien éclairer un côté mystérieux de la vie. Première concession qui peut mener loin. Si ses antécédents, sa culture, lui font rejeter les miracles religieux, sa crédulité se tournera d'un autre côté, elle s'alimentera du surnaturel à masque scientifique que la presse lui dispense chaque matin et son bon sens n'en sera pas moins altéré. Que l'on se trouve en présence de la religion ou de la superstition, l'attitude à prendre est une attitude de combat.

Parmi les innombrables superstitions reçues, isolément sans intérêt, nous ne choisissons qu'une catégorie particulièrement dangereuse parce qu'elle implique l'attribution à l'homme de facultés surnaturelles, apparentées à l'instinct animal, se manifestant par l'intuition et reléguant la raison au second plan. « Nous pouvons nous dit-on, affirmer des à présent que la sensibilité dont est douée l'individualité organique est beaucoup plus étendue que celle dont dispose la personnalité ».

Il est inutile de discuter en détail les prétextes de cette opinion, faits insuffisamment contrôlés, dires de personnes auxquelles on accorde confiance sans que leur équilibre mental soit vérifié. D'ailleurs, ainsi que l'écrivait jadis P. Bonnier : « Un fait n'est pour nous un fait que le jour où nous le comprenons. Jusque là il n'est qu'une apparence, une donnée. Comment savoir d'emblée, avant d'en avoir fait la théorie, si nous avons affaire à un fait vrai ou à un fait faux. La science actuelle est encombrée de faits qui disparaissent avec un peu de sens critique. La superstition du fait est une superstition parce qu'une autre, pire que beaucoup d'autres parce qu'on ne s'en méfie pas ».

C'est donc à une critique des conséquences illogiques que l'on en déduit et non à l'examen des phénomènes douteux et incohérents dont elles dérivent que nous nous appliquons. Il ne s'agit pas pour nous d'opposer aux assertions mystiques une explication scientifique qui ne sera sans doute possible que lorsque les observations invoquées auront un caractère moins subjectif. Si nous faisons certaines réserves, ce sera uniquement pour indiquer la voie dans laquelle il convient de s'engager pour ne pas être en contradiction avec les données expérimentales les plus sûres.

Les adeptes de la métapsychique prétendent que la conscience humaine se dédouble en conscience organique et conscience personnelle ; l'intuition est l'apanage de la première, la prévision rationnelle le lot de la seconde. Chez les animaux la conscience personnelle est peu développée, mais en revanche, son activité ne porte pas préjudice à la seconde qui fait à l'occasion des miracles. « La personnalité est un dédoublement de la conscience, de l'intelligence, de la volonté organique. Elle représente une fonction supérieure si l'on veut, mais une fonction subordonnée, non suprême. L'intelligence organique est difficile à comprendre, car elle dépasse les bornes de l'intelligence personnelle. L'indépendance de cette dernière est grande, mais elle n'est qu'une faible partie d'un tout qu'elle étudie. La mémoire subconsciente est plus riche et plus fidèle que la mémoire associée à la conscience personnelle ; alors que la personnalité est engourdie par le sommeil, la conscience organique trouve des solutions et des combinaisons que n'avait pas découvertes l'intelligence de la personnalité, elle est souvent plus morale et plus savante ; le jugement organique est plus sûr et plus indépendant que celui de la personnalité ».

Et pour mieux fixer notre attention sur ces facultés merveilleuses, pendant que l'on nous dépouillera de notre raison, on fait miroiter devant nos yeux des prodiges, transmission de pensées, télévison, préconception... Que peut représenter la transmission à distance de la pensée ? Et d'abord quelle est l'origine de nos pensées ? Des impressions éveillent nos sens, des filets nerveux les canalisent, certaines cellules les transforment aussitôt en réactions, ou bien les transmettent à des centres supérieurs où elles se combinent les unes aux autres et deviennent des pensées. En un mot nous ne percevons pas des pensées, un cerveau ne reçoit pas d'un autre cerveau des pensées, nous percevons des gestes, des sons, des contacts, des vibrations de tous genres dont nous formons des pensées. Que notre énergie nerveuse, comme d'autres, émette des radiations dans l'ambiance, cela se peut, mais ce sont des mouvements ondulatoires du type courant, tels que ceux qui servent à la téléphonie sans fil, par exemple. Une pensée s'est, chez un interlocuteur, extériorisée en phrases, en ondulatoires de l'air ; un poste émetteur les change en ondes hertziennes qui traversent l'espace ; un poste ré-

cepteur en refait des sons qui, après le trajet ordinaire dans notre corps sont traduites en pensées. Encore faut-il que les sons appartiennent à une langue connue de nous, sinon il faut encore introduire dans le circuit un interprète. A aucun moment les ondes hertziennes ne sont des pensées ; elles sont de simples intermédiaires entre des mouvements effectués et des mouvements perçus. Aussi doit-on s'étonner que, dans un livre paru, il y a quelques jours, parlant des ondes, un professeur de Faculté des sciences, M. Bourtatier écrive : « N'est-il pas naturel de supposer qu'il en est bien d'autres que nous ignorons encore, mais que nos arrière-pensées découvriront, et qui permettront peut-être de suivre la pensée à travers l'espace, de la déceler et de l'inscrire ». Plus besoin de langue internationale, ni d'interprètes ; mais que de fraudes aux examens les professeurs de facultés n'auront-ils pas à dépitier !

On comprend l'embarras des métapsychistes pour expliquer la transmission des pensées. « Il est difficile de penser que l'organisme émet et dirige d'invisibles tentacules jusqu'à de grandes distances pour y recueillir l'impression cherchée. Il est aussi difficile de comprendre comment sa sensibilité serait transportée sous forme d'ondes qui s'éloigneraient de lui et resteraient en contact avec lui » (Maxwell).

Nous serons moins étonnés si nous remarquons que les témoignages que l'on nous apporte, lorsqu'ils ne sont pas des récits de rêves, émanent de dormeurs éveillés ou de névropathes. Mais pourtant, dira-t-on, si les prévisions se vérifient ? Avant d'y voir un sujet d'étonnement, a-t-on fait le calcul de la probabilité de l'événement, a-t-on même cherché les éléments nécessaires ? Je puis citer à ce sujet une constatation personnelle. Tirant au hasard une fiche dans les casiers d'un service municipal, puis le fichier d'une association tout à fait étrangère, je trouve le nom et le domicile de la même personne. Coïncidence surprenante ! D'après le nombre de fiches des deux lots, la probabilité calculée était très inférieure à un millionième. Cependant, ayant pu reconstituer la chaîne des causes, j'ai pu voir que le fait n'avait rien que de très naturel, la rencontre était banale.

Discutons le cas de la divination en rêve. Un grand nombre de nos organes, le cœur, par exemple, peut-être tous, n'interrompent jamais leur fonctionnement. Il en est très probablement de même du cerveau dont le jeu, pendant le sommeil, se traduit en rêves. Le docteur A. Marie écrit : « Il ne manque pas de psychologues qui considèrent que tout sommeil s'accompagne de rêves, mais que ceux qui n'en croient point avoir sont simplement ceux qui n'en ont aucun souvenir. Et en effet, il est remarquable que ceux qui prétendent dormir sans rêve sont parfois ceux qui parlent et agissent en dormant, comme certains somnambules qui ont une amnésie totale rappelant celle des comitiaux (épileptiques)... Le rêve serait continu pendant le sommeil, mais oublié à mesure, sans quoi il y aurait réveil (rêve retenu) ».

Mais la multitude innombrable des rêves qui paraissent échapper à notre mémoire à ce point, comme tout fonctionnement physiologique, laisse des traces de son passage dans les voies d'association de notre système nerveux. Une perception réelle similaire, au réveil ou même plus tard, en ramène le souvenir et cela d'autant mieux que l'empreinte est plus forte, c'est-à-dire que le sujet du rêve est plus dramatique. D'autre part, nous ne situons un événement dans le temps qu'autant qu'il se trouve intercalé dans une suite d'événements réels, ce qui n'est pas le cas du rêve, sauf proche du réveil.

Que plus tard un incident tragique vienne à la connaissance d'une personne superstitieuse ou nerveuse, celle-ci n'aura pas de peine à faire surgir de son stock de rêves non explicités, l'un d'eux qui concordera avec la catastrophe et qui, libre de toute attache dans le temps, sera automatiquement rapporté à la date exigée. Ajoutons encore que de nombreux physiologistes nous avertissent qu'il n'est pas de rêve qui ne soit remanié après coup et qu'enfin la mythomanie, nom de deuxième conjuration de Catilina. Ce mouvement venait d'en bas et c'est principalement dans les campagnes d'Etrurie que l'esprit de révolte régnait en profondeur. Déjà, la révolte de Spartacus avait montré que des populations d'hommes libres, c'est-à-dire de citoyens romains, faisaient cause commune avec les esclaves brisant leurs chaînes. Ce n'était là qu'un symptôme annonciateur d'un mouvement dont Catilina prendrait la tête.

Un document historique, transmis par Salustius, atteste, d'ailleurs, le caractère réel de l'insurrection : c'est la requête adressée au Sénat par un chef paysan : « Nous attestons les hommes et les dieux que nous n'avons pris les armes ni contre la patrie, ni contre la sûreté de nos concitoyens, mais seulement pour garantir nos personnes de l'oppression, nous indigents, misérables qui sommes, par les violences et la cruauté des usuriers, la plupart sans patrie, tous sans considération et sans fortune. A aucun de nous, il n'a été permis d'invoquer la loi et, après la perte de notre patrie, de sauver notre liberté personnelle, tant fut grande la cruauté des usuriers et du préteur... Nous ne demandons ni le pouvoir, ni la richesse : nous ne voulons que la liberté. Nous vous en conjurons, prenez en pitié de malheureux concitoyens ; ces garanties de la loi que nous a enlevées l'injustice du préteur, rendez-les-nous et ne nous contraignez pas à ne plus chercher en mourant qu'à vendre, le plus chèrement possible, notre vie. »

La plèbe urbaine n'avait pas moins de raisons de mécontentement. L'extension démesurée des habitations de luxe, des jardins de plaisance, des palais, des édifices d'Etat, avait refoulé la classe pauvre sur les pentes de l'Esquilin, du Viminal, du Quirinal, où s'entassaient d'énormes bâtisses, les *insulae*, compa-

plus répandue qu'on ne croit est habile à se dissimuler derrière la naïveté et la bonne foi.

Dans tous les cas avant d'accepter le don d'un esprit baladeur qui part, à notre insu, faire des reconnaissances en de lointains pays, il est prudent de lui opposer des hypothèses qui reposent sur des données minutieusement contrôlées soient encore en harmonie avec les notions que nous devons à la saine méthode expérimentale. Une sensibilité aussi subtile que celle que les métapsychistes proposent ressemble trop à une émanation de quelque puissance transcendante. Le miracle laïque doit nous être aussi suspect que le miracle religieux. C'est pour mieux humilier notre personnalité réelle que l'on exalte une personnalité imaginaire.

Pour épaisir encore le mystère autour de nous, on nous invite à reconnaître, ainsi que le faisaient nos lointains ancêtres, une clairvoyance surprenante à nos frères inférieurs les animaux. Il ne s'agit pas seulement d'admirer, avec Fabre, la finesse et la précision de leur instinct ; il faut nous incliner devant un savoir qui ne doit rien à la pédagogie. Des gens cultivés, des littérateurs renommés, nous ont certifié, il y a quelques années, que les chevaux d'Elberfeld étaient capables d'effectuer les opérations arithmétiques les plus savantes. Ne nous a-t-on pas enseigné pourtant que toute la science humaine devait son essor à des besoins préalablement ressentis, la géométrie par exemple, à la nécessité de réaffaîter au possesseur son lot de terre recouvert par le limon du Nil. Quel besoin un cheval attaché dans le demi-jour, nourri par un valet, peut-il avoir d'extraire des racines carrées ? Nos aïeux ont péniblement appris à compter sur leurs dix doigts. Quelle merveille qu'un animal qui n'en a qu'un à chaque membre ait découvert le système décimal !

Tout s'explique depuis que le physiologiste russe Pavloff nous a montré la relation entre le dressage et les réflexes conditionnés. On montre un os à un chien ; il s'active abondamment. Si en même temps on lui fait entendre une note de musique et que l'on répète souvent l'épreuve on constate qu'il salive même en l'absence d'appât au seul retentissement du son accoutumé ; il faut même que la note soit donnée avec précision. Il suffit de quelque patience, pour faire incliner un certain nombre de fois la tête à un cheval, vers un appât imaginaire, et lui dicter, grâce à des intonations variées de la voix, la réponse à un problème.

Il semble qu'en explorant le domaine de la métapsychique nous nous soyons bien éloignés des questions sociales qui font l'objet principal de nos préoccupations. Pas absolument, car ceci nous achève vers l'examen de théories qui, sous le couvert de la science, tendent à faire de l'homme le jouet d'un démon intérieur de la plus basse espèce et à le livrer à des directeurs de conscience aussi redoutables que les prêtres. Nous voulons parler des doctrines de l'inconscient et de la Psychanalyse de Freud.

G. GOUJON.

Pour que vive le Libertaire

Souscriptions reçues du 10 au 22 juillet 1929

Andal, 1.50 ; Crémolini, 10 ; Bertin Georges, 5 ; En passant, 2 ; P. Quadri, 5 ; J. M. Esperanza, 2 ; Nayrolles, 5 ; Dradim Julien, 10 ; Solé, 4 ; P. Pactole, 3.30 ; Roussat, 4 fr. ; Ingelera, 2.50 ; Une camarade, 3 ; Hérol, 5 ; Deux copains de Cosme (Pichon et Lemoine), 10 ; Bernard, 5 ; Delignat, 10 ; Robert, 10 ; A. Faucier, 10 ; Montagnat, Blachon, André (pour le grand format), 15 ; Sandroz, 5 ; Mme Leroy, 10 ; Popowitch, 5 ; Collecte de la fête de Garches, 100 ; Bond Léon, 5 ; Epinau, 5 ; En passant, 1.85 ; Fournier, 3 ; Colin Raoul, 5 ; Albert, 5 ; Charles Eychenne, 10 ; Croulout, 5 ; Fil Emile, 2.50 ; Déneury, 3 ; Apdal, 1.30 ; Passeron Jean, 10 ; Cabrelli Pierre, 2.70 ; Ernest, 3.50 ; Solé, 7 ; Soldeville, 5 ; Henriette, 2 ; Girardin Jean, 2 ; Apdal, 1.80 ; Soubrrier, 7.10 ; Mort à tout régime autoritaire, 10 ; Armengol, 3 ; Quelques abonnés de St-Henri 20 ; Nimpote, 8 ; A. Faucier, 10 ; Charles, 3 ; Laffite, 4 ; Chapeland Antoine, 10 ; Ily, 2.65 ; Raoul Colin, 5 ; Jule, 7 ; Un drôle, 1 ; Ingelera, 2.25 ; Anonyme, 100 ; Nimpote qui, 3 ; Mme Vivien, 5.

Total de cette liste : 561 fr. 25.

Camarades qui voulez voir grandir notre influence dans le mouvement ouvrier, n'oubliez pas qu'avec votre aide notre journal doit paraître en septembre sur grand format. Pour cela il nous faut votre appui financier et ce qui est mieux votre abonnement.

S'adresser à N. Faucier, chèque postal : Paris, 4165-55, 72, rue des Prairies, Paris (20^e).

ables aux « maisons de rapport » modernes, mais où les logements étaient des taudis. Le nombre des taudis ne suffisait pas, d'ailleurs, à loger toute la plèbe, une crise du logement sévissait terrible dans l'immense capitale. Les agitateurs ne manquaient pas de mettre à leur programme la remise des loyers, la remise des dettes, l'abolition des créances, toutes questions susceptibles d'intéresser la plèbe. Mais la populace urbaine, aveugle, résignée, esquivait à peine des velléités de révolte. Elle avait, pour soulager sa misère, les distributions frumentaires, la sportule, les congiaires, et pour se distraire elle avait des jeux, des spectacles. Elle ne bougea pas au rejet de la loi de Rullus et elle fut facilement retournée par Cicéron lui faisant entrevoir la perte de ses guenilles.

Le mouvement avorta complètement à Rome, sans combat de rue. Il échoua peu de temps après dans la campagne romaine après la bataille de Faesulce, où les paysans, insuffisamment organisés et armés, furent défaits par l'armée prétorienne. Catilina succomba, les armes à la main.

Il ne faut pas demander aux historiens de l'ordre moral de nous donner la figure exacte de Catilina. L'horreur et la haine qu'il inspira aux gouvernements de son époque, tel Cicéron, se sont fidèlement transmises jusqu'à nous. Et quand les dirigeants contemporains veulent flétrir tout spécialement un « démagogue » transfuge de leur classe, ils évoquent Catilina.

Il n'y avait cependant pas dans Catilina qu'un démolisseur aveugle, un ambitieux scélérat ne faisant appel qu'à l'envie et à la haine, une sorte d'Erostrate rêvant d'anéantir la cité par vengeance. Et il n'y avait pas, parmi ceux qui le suivaient, que des âtres tarés et infâmes, des criminels de bas étage.

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE

par RHILLON

TROISIEME PARTIE

VII. — LES DICTATEURS

Après avoir déposé le consulat, Pompée fut chargé de réprimer la piraterie dans le bassin méditerranéen. S'étant acquitté avec succès de ce commandement, rêvant de victoires plus éclatantes, il réussit en 66 à supplanter Lucullus qui conduisait brillamment la guerre contre Mithridate. Pompée récolta à nouveau, sans peine, des lauriers que d'autres avaient mérités. Il put rêver de la gloire d'Alexandre.

..

Crassus, demeuré à Rome, fort jaloux de la renommée s'attachant au nom de Pompée, lia partie avec un édile C. Julius César, en qui il avait pressenti une valeur dominante. César, aristocrate de naissance, se rattachait par sa femme, la fille de Cinna, et par sa tante, la veuve de Marius, au parti démocrate. Il n'avait pas craint de prononcer l'éloge des deux chefs populaires et de rétablir au capitole le trophée consacré au vainqueur des Cimbres. Manquant d'argent pour satisfaire à ses plaisirs et pour parvenir dans la voie politique, César trouva en Crassus le Riche un prêteur facile. Ce personnage consulaire avait amassé une fortune incommensurable dans des spéculations inavouables et dans les dépouilles des proscrits.

Le pays le plus riche du bassin de la Méditerranée, l'Egypte, vrai grenier à céréales qui fournissait à Rome la plus grande partie du

blé nécessaire à la consommation, se présentait comme une proie particulièrement désirable et très désirée, en effet, par la plèbe qui rêvait d'abondance et par les publicains qui entretenaient des sources de revenus encore plus considérables que celles qu'ils avaient tirées du royaume de Pergame au temps des Gracques.

Crassus et César songèrent à annexer l'Egypte, afin d'éclipser Pompée. Mais le Sénat n'admettait pas cette annexion qui n'eût pas manqué de grandir démesurément l'homme qui s'en fût chargé et qui n'était, en somme, d'aucune utilité pour la République. Il fallait passer outre au Sénat même au prix d'un coup de force. Dans ce but, Crassus et César s'allièrent à Sergius Catilina.

Ce personnage, intelligent, audacieux, séduisant, dont la légende a fait le type du conspirateur scélérat, ne valait au moral ni plus ni moins que les autres Romains de cette époque décomposée. Patricien, il avait été un des sicaires de Sylla, il avait pillé des provinces et servi les oligarques dans le passé, mais dans le présent il s'était orienté du côté du peuple et de cette évolution, vient la diffamation historique qui s'attache au nom de Catilina.

En 66, Catilina posa sa candidature au Consulat ; il en fut écarté sous l'accusation de péculat. Deux autres consuls se virent accusés de brigue et furent supplantés par leurs accusateurs. Ruinés dans leurs ambitions et appauvris par ce coup terrible, les deux consuls évincés décidèrent de tuer leurs remplaçants. Ils atti-

rèrent Catilina dans le complot en lui promettant l'ajournement de son procès. Cet épisode s'appelle la première conjuration de Catilina. Le coup ayant échoué, l'affaire fut étouffée. Catilina fut acquitté dans son procès en péculat moins grâce à l'éloquence de son avocat Hortensius, qu'en vertu de l'argent versé à ses juges.

Crassus et César avaient escamoté la réusite du complot formé par les consuls supplantés, ce qui leur eût permis de s'emparer de la dictature. Ils patronnèrent en 64 la candidature de Catilina, sans succès, car les deux éléments du parti conservateur, les chevaliers et les sénateurs, s'étaient rapprochés sous l'influence de Cicéron, ancien démocrate rallié à l'aristocratie, homme du juste milieu.

Devant cette résistance victorieuse du Sénat, le pacte à trois n'avait plus de raison d'être. Crassus et César essayèrent d'atteindre le Sénat d'une façon détournée en faisant présenter par le tribun Rullus un projet de loi agraire dont l'originalité consistait à acheter des terrains en Italie pour y installer des colons, en consacrant à ces achats le butin des armées et le produit des ventes de terres conquises à l'étranger.

Bien que très adroitement présenté, ce projet fut rejeté par le Sénat. Cicéron, consul plein d'éloquence et d'influence, auquel nul argument ne faisait défaut, avait flairé, derrière Rullus, la personnalité de César qui lui était suspecte à plus d'un titre.

..

Cette éloquence allait trouver matière à s'épanouir contre Catilina qui, nous disent les historiens, avait levé hardiment « l'étendard de la Révolution sociale ». En fait, Catilina ne fut pas l'instigateur du mouvement connu sous le

LES MARCHANDS DU TEMPLE

Oubliant la correction qu'ils reçurent jadis, les voici à nouveau installés sur le parvis, gras et roses, frais et dodus, essayant de nous épouvanter sur les misères humaines et de nous extorquer par ce moyen, les fruits de notre travail.

Gabriel Gobron, dans le « Journal du Peuple » du 12 mai dernier, nous parlait d'une recrudescence de foi catholique dans les départements du nord-est de la France se manifestant par l'envoi aux ouailles de chèques postaux à remplir et à renvoyer à ces messieurs. Or, le Midi vient de subir l'assaut de ces « rendants » et tout en doutant que la providence ait donné mon adresse à des religieux bien pensants, j'ai été cette semaine, l'objet de leurs charitables intentions. J'ai en effet, trouvé dans une boîte une enveloppe contenant :

- 1° Une fiche verte de la congrégation des prêtres du sacre-cœur ;
- 2° Un tract n'indiquant le moyen d'entretenir des missionnaires ;
- 3° Une liste en blanc destinée à être remplie par moi de noms de personnes s'intéressant aux œuvres religieuses ;
- 4° Un mandat chèque n° 600-40 Paris à l'adresse du supérieur des prêtres du sacre-cœur de Bruguette ;
- 5° Et enfin, une missive pour m'expliquer le pourquoi de cet envoi.

Dans cette missive, l'on me parle de Thérèse de Lisieux, du Père Grégoire, de la nécessité de donner mon superflu pour que le règne du Christ-Roi arrive, l'on me demande si je veux que l'infidèle rentre dans la salle du festin (je n'y vois pas d'inconvénient) ; enfin, le tout se termine en me demandant de l'argent pour l'œuvre des missions du Sacre-Cœur dont le noviciat est à Bruguette, 23, rue Desurmont, à Tourcoing (Nord).

Jusqu'à là, il n'y a rien d'extraordinaire ; mais j'oublie de vous dire les avantages que le retraiterai de mon argent, c'est ainsi que je participerai aux fruits d'une messe perpétuelle : tous les dimanches vendredis du mois, si je donne 10 fr. tous les vendredis, en donnant 30 fr. ; quatre jours de la semaine, en donnant 125 fr. ; tous les jours, en donnant 500 fr. Maintenant, si je n'ai pas d'argent disponible, je puis adresser les dons en nature : linges d'autels, étoffes diverses à une pucelle dénommée Meyer, demeurant 57, rue d'Amsterdam, à Paris.

Je puis encore adopter un pauvre noir du Cameroun avec :

- 50 fr. pour l'adoption parfaite et efficace.
- Je puis également racheter des jeunes filles noires moyennant une somme de 1.000 fr. ; seulement, dans ce cas, je crois être prudent en m'abstenant d'envoyer les 1.000 balles, car il y a une loi sur la traite des blanches (à moins que cette loi ne soit pas étendue aux jeunes filles noires), d'autant plus que l'on ne me dit pas si l'on me livrera la jeune fille noire par colis postal ou si je dois en prendre livraison sur place.
- Il y a également l'adoption de catéchistes noirs en payant leur entretien : pendant 3 mois, 100 fr. ; pendant 6 mois, 200 fr. ; ou pendant un an, 400 fr.

Enfin, si je suis une noire formidable, l'on m'offre moyennant 15.000 fr. de faire édifier une église portant mon nom.

Cette œuvre accepte les dons en nature et je puis envoyer : vases sacrés, ornements, images, bannières, perles, robes, pantalons, chapeaux, timbres, produits pharmaceutiques, papiers d'étain (l'on ne me demande pas de les préserver !).

Et pour tranquilliser ma conscience, le tract porte au bas, imprimé en gros caractères : Avec la permission des supérieurs.

Ah ! camarades, je me vois lançant dans toute la France, des circulaires pour demander de l'argent pour une œuvre anarchiste. Il n'y aurait pas huit jours que j'aurais jéré la première lettre, que je serais arrêté et poursuivi pour escroquerie, extorsion de fonds et autres accusations ; quand c'est l'église, elle n'a rien à craindre des pouvoirs publics et surtout de quelques ténus ; ici, dans ma localité, ils redoutent les évènements, se hâssent de concessions dans la rue, prennent un air arrogant et sont persuadés que leur heure est venue au milieu de l'aveuement général des consciences.

Les catholiques sont-ils les seuls à exploiter la crédulité humaine ? Non, car j'ai reçu la même semaine une circulaire me parlant de Job, des prophètes, de ma rédemption, se terminant en me faisant savoir qu'en envoyant mes nom et adresse à l'Evangeliste, 4, rue d'Alger, à Montpelier, je recevrais gratuitement un nouveau testament ou une bible complète en joignant 12 francs. Il faut convenir que l'article est plus modeste chez les protestants que chez les catholiques, mais que le principe est le même ; pour votre salut, mettez la main à la poche.

Que doit-on conclure des exemples cités plus haut ? Que tous les étonnements des mêmes et que les Eglises sont des sociétés par actions (par mauvaises actions) dont les porteurs ont les annués sur la terre, sans jamais être sûrs de toucher les primes dans l'au-delà, d'ailleurs cet au-delà est tellement problématique, même pour les croyants, qu'un curé ne vous donnerait pas dix sous de votre place au ciel, sachant parfaitement que la moindre petite joie humaine, vaut toutes les joies du paradis.

René GHISLAIN.

Nous avons vu que la conscience populaire était avec Catilina. Et il est certain que Catilina, champion d'une cause essentiellement humaine, s'était attiré des sympathies agissantes, même parmi les hautes classes. Malgré l'appât des récompenses, on ne trouve dans son entourage ni délateur, ni traître, ni transfuge. Cinq ans après sa mort, il y eut encore des hommes pour lui élever un cénotaphe paré de fleurs. Ce « vil scélérat » savait inspirer les plus purs dévouements ; cet « ambitieux abject » personnifiait une idée libératrice.

Lorsque Pompée revint de son expédition en Orient, l'idée de la dictature était si répandue dans la multitude qu'on s'étonna de le voir licencier son armée. Privé de son appareil militaire, Pompée se trouvait sans moyen de pression efficace sur le Sénat. César réussit à le réconcilier avec Crassus, et tous les trois ils conclurent un pacte connu sous le nom de premier triumvirat. Ce pacte était surtout au profit de César qui, élu au Consulat en 59, obtint le gouvernement de la Gaule. Il partit en 58, laissant à Rome, pour servir ses intérêts, un agitateur patricien devenu tribun de la plèbe, Clodius, dont le moyen d'action était l'émeute à jet continu. Le Sénat suscita à ce Clodius un antagoniste, Milo. Dès lors, la bataille entre fractions de la plèbe régna en permanence. Il n'y avait plus l'ombre d'un gouvernement. Pompée attendait que le Sénat lui offrit la dictature. Il fut nommé consul unique en 52. Crassus-le-Riche, ayant trouvé la mort dans une expédition contre les Parthes, César et Pompée restèrent face à face, le premier à la tête d'une armée conquérante, le second incarnant, de par sa position à Rome, la République finissante.

BONNES PAGES

Fragment d'un discours prononcé par Michel Bakounine au Congrès de Berne de la Ligue de la Paix et de la Liberté, en septembre 1893.

Nous tous qui sommes réunis dans cette enceinte, nous ne sommes ni des rois, ni des gouvernants, ni même les représentants de la bourgeoisie. Nous n'avons, nous ne devons pas avoir d'intérêt opposé à l'intérêt des travailleurs. Nous sommes réunis au nom de la justice et de la liberté, non pour marchander avec les travailleurs, ni pour les tromper, ni pour les exploiter, mais pour proclamer les principes qui seuls peuvent assurer la paix, la liberté et le bien-être des hommes. Nous ne leur devons pas des concessions mais la justice. En travaillant pour nous-mêmes, nous voulons, nous devons travailler pour eux, avec eux.

Mais pour que cette communauté de pensée et d'action soit possible, pour que les travailleurs aient foi en notre travail, pour qu'ils ne nous repoussent pas comme des alliés équivoques ou comme de faux-frères, il nous faut leur prouver que nous voulons ce qu'ils veulent, et qu'en leur but et le nôtre, la différence n'existe pas.

Quel est leur but, Messieurs, la pensée souveraine qui est au fond de toutes leurs aspirations actuelles ? C'est l'égalité — pas seulement l'égalité politique, mais encore économique et sociale. Je vous demande la permission de m'expliquer.

Depuis qu'il existe une histoire, le monde humain a été partagé en deux classes : l'immense majorité, enchaînée à un travail plus ou moins mécanique, brutal et forcé ; les millions de travailleurs, éternellement exploités, passant leurs tristes vies dans une misère voisine de la faim, dans l'ignorance et dans l'esclavage et condamnés par là-même à une obéissance éternelle ; puis d'un autre côté, la minorité plus ou moins heureuse, instruite, raffinée, exploitante, dominante, gouvernante, consommant la meilleure partie du travail collectif des masses populaires et représentant toute la civilisation.

Oui, Messieurs, cette civilisation dont vous êtes si fiers, cette civilisation que vous, hommes de l'Occident, aimez à nous jeter à la face comme une insulte à nous autres barbares de l'Orient, — votre belle civilisation, Messieurs, a été de tout temps fondée, et elle repose encore aujourd'hui sur le travail exclusivement musculaire et forcé d'une immense majorité qui, au milieu de toutes vos libertés reste esclave, d'une majorité condamnée à la bestialité, au profit de l'humanité exclusive et étroite d'un petit nombre.

Et cette inégalité monstrueuse des conditions de la vie n'est point dans votre système une de ces choses qui doivent, qui peuvent se réparer avec le temps. Non, par l'esprit même de cette civilisation elle est posée comme une chose fatale, éternelle. Et savez-vous pourquoi ? Votre civilisation repose essentiellement sur la séparation absolue des travaux de l'esprit de ceux du corps. Aristote le dit : pour pouvoir s'adonner librement aux sciences, il faut être délivré des derniers. De là la nécessité des esclaves, ou, ce qui veut dire à peu près la même chose, des prolétaires salariés. Dans votre système pour entretenir le loisir intelligent de quelques libres-penseurs, il faut le travail musculaire de plusieurs milliers d'hommes, réduits à l'état de bêtes de somme.

Ce n'est pas tout, votre système économique confirme, rend absolument nécessaire et tend à éterniser cette même inégalité ; parce que considérant le travail de l'homme comme une marchandise, il est essentiellement fondé sur le bon marché croissant de cette marchandise. Dans cette concurrence inhumaine, effrénée, celui qui possède, celui qui est propriétaire de la par la grâce de l'Etat, doit nécessairement écraser celui qui, ne possédant rien, est forcé de vendre au plus bas prix possible toute sa puissance productive, de se vendre lui-même avec tous ses enfants pour vivre. De là la civilisation étroite, exclusive, basée sur l'iniquité et sur la violence du petit nombre — et la barbarie inévitable et l'esclavage infaillible de l'immense majorité des hommes.

Toute la question est donc de savoir si cet état de choses, état d'iniquité et de violence, d'oppression et de mensonge, peut durer. Il est évident que non. Il fut un temps où les masses ouvrières trompées et endormies par des promesses religieuses

Lorsque César fut sommé de remettre son commandement et qu'il sentit peser sur lui la menace de poursuites justifiées par ses exactions au temps de son premier consulat, il franchit avec ses cohortes le fleuve frontalière séparant la Gaule cisalpine du territoire romain, le Rubicon. Ce premier pas décisif étant fait, le génie militaire au service d'une ambition démesurée devait accomplir le reste, c'est-à-dire imposer sa loi au monde romain, agrandir encore l'étendue des conquêtes, fonder une lignée de Césars, qui, si l'on en excepte Auguste, furent des fous furieux ou des bêtes féroces, conduisant d'un pas rapide ce qui pouvait demeurer d'une civilisation orgueilleuse vers les catastrophes finales desquelles jaillissent, sous l'impulsion de forces insoupçonnées, de nouvelles formes sociales.

Un phylloxera n'allait pas tarder, d'ailleurs, à ronger par la racine le monde romain et à se communiquer de proche en proche avec une vélocité grandissante à l'universalité humaine.

L'heure allait venir où grouilleraient dans les carrières à demi comblées de la ville aux sept collines des foules composées d'échappés de l'ergastulum adorant un dieu nouveau imposé à leur crédulité par d'étranges thaumaturges.

Le christianisme allait naître ; une peste morale pire que les calamités physiques les plus effrayantes allait s'emparer de l'Homme et de la Terre.

Né d'un mythe juif greffé sur la vie aventureuse et d'ailleurs hypothétique d'un tribun de la plèbe rurale, Jésus, le christianisme avait tout pour plaire aux esclaves.

se résignaient ; où pleines de foi et de respect superstitieux pour la sagesse et pour la vertu des classes privilégiées, elles servaient d'instrument puissant mais aveugle à la politique de l'aristocratie d'abord, et plus tard de la bourgeoisie. Mais une cruelle expérience leur a démontré que la politique de toutes ces classes privilégiées, bien qu'excessivement profitable aux intérêts de ces classes, et précisément parce qu'elle leur est profitable, tourne nécessairement et toujours au grand détriment des classes populaires. Il en est résulté ceci, que ces millions d'ouvriers qui s'associent, partout, forment évidemment aujourd'hui la plus grande puissance d'Europe, ont perdu toute foi d'abord dans la politique monarchique et dans la politique de l'Eglise et maintenant dans celle de la bourgeoisie.

Messieurs, pour quiconque sait voir, il est évident qu'à l'heure qu'il est les ouvriers de l'Europe s'unissent de plus en plus à travers les frontières artificielles des Etats par cette grande Association Internationale des travailleurs, qui, à peine née, constitue déjà une grande puissance, — il est évident dis-je, que les ouvriers de l'Europe sont bien décidés à prendre la politique en leurs propres mains, à faire eux-mêmes leur politique, c'est-à-dire la politique de l'émancipation du travail du joug pesant et odieux du Capital. Toute autre politique leur est désormais étrangère, et ce qui est plus encore, ils considèrent avec beaucoup de raison comme hostile et contraire à leurs intérêts toute politique qui se poserait un autre but que cette émancipation économique radicale et complète des travailleurs.

Comment la comprennent-ils cette émancipation ? Qu'entendent-ils par ce mot ? Messieurs, ils veulent l'égalité, rien que l'égalité ; l'égalité non seulement politique mais économique et sociale. Ils sont fatigués de servir, ils veulent jouir aussi ; jouir non du fruit du travail d'autrui comme le font encore les classes privilégiées, mais des produits de leur propre travail en entier sans devoir en sacrifier la plus belle partie au privilège et à l'Etat ! Ils sont fatigués de servir comme chair à Etat, à la puissance d'une organisation politique qui est toute à leur détriment, de former le piédestal immense de la civilisation insolente et oppressive du petit nombre. Ils veulent être des hommes aussi, — hommes par l'intelligence, par le bien-être et par la liberté.

UNE RÉPONSE

Le secrétariat de la région languedocienne du parti communiste a cru bon de répondre aux arguments signalés par moi dans le « Libérateur » du 6 juillet et cela en citant de nombreux extraits d'articles du « Libérateur » qui n'avaient aucun rapport avec la question traitée. Comme pour tromper de moi, l'« Humanité » a reproduit le 13 courant, un document sur le nommé Bequet de la cellule de Savigny-sur-Orge, représentant cet individu comme un inspecteur de police. Je n'ai ici personne à soutenir, pas plus les bolchevistes purs que les oppositionnels ; mais, il m'est tout permis de faire quelques constatations. D'abord, le document reproduit ne porte aucune année, et à deux endroits différents on trouve bien la date du 10 octobre 1911, mais les deux chiffres indiquant l'année manquent, et puis, il y a autre chose.

Le 22 juin dernier, l'opposition communiste allait donner à Savigny-sur-Orge, une réunion publique et contradictoire où se trouvait justement le nommé Bequet accusé par les purs, d'être un inspecteur de police ; afin de faire toute la lumière sur les faits s'étant passés à la cellule de Savigny-sur-Orge, des affiches avaient été apposées dans la localité faisant appel pour la contradiction à tous les « somnams » du parti et personnellement à Sémard, Colomer et Paquereaux.

Or, aucun orateur n'est venu au nom du parti apporter la contradiction. Que signifie cette carence du parti ? Pourquoi, si l'on possédait le document publié par l'« Humanité » du 13 juillet, ne pas être venu aux yeux de tous, stimulant l'homme que l'on accuse d'être un inspecteur ? Je ne conclus pas, je laisse ce soin aux militants en faisant remarquer qu'il ne suffit pas d'attaquer et de salir dans un journal, mais qu'il est préférable de venir dans une réunion publique apporter un document.

Quant à la vanité orgueilleuse qui consiste à affirmer que seul le parti bolcheviste est révolutionnaire, elle n'est même pas à examiner car, jamais un parti (fut-il bolchevique) n'a fait tout seul une révolution ; dans l'histoire, seul le peuple a toujours fait la révolution, seulement jamais il n'a su en profiter et ce sont justement les dirigeants de parti qui ont toujours accaparés les avantages que le peuple avait payé de son sang.

René Ghislain.

Il ne faisait pas appel à l'intelligence comme les philosophes grecques, il spéculait éhément sur le « sentiment ». Son astucieuse originalité était de doter l'esclave d'une « âme » par laquelle il égalait son maître... devant Dieu ; c'était aussi de donner au travail, à la peine et à la souffrance un caractère... divin ! C'était encore de promettre en récompense des tourments endurés sur terre des félicités paradisiaques... dans l'au-delà !

En fallait-il tant aux « apôtres » pour être écoutés et être compris ?

Avec quel enthousiasme intérieur et quelle extase l'esclave ne devait-il pas s'attacher à cette symbolique chrétienne qui, depuis l'enfance dans une étable, en haine du monde, jusqu'au supplice ignominieux de la crocifixion, jetait avec fracas l'anathème au riche et proclamait la dignité éminente du pauvre !

« Vae vobis divitibus quia habetis consolationem vestram ! Malheur à vous, riches qui avez votre consolation ! Le christianisme primitif se garde bien d'établir un distingué entre les bons et les mauvais riches. Il voit le riche tout court homo dives et il le voue aux enfers. Mais soyez sans crainte, le distingué s'établira de lui-même. Et l'« apôtre des gentils », Paul de Tarse, aura bien soin de réintégrer le riche au Paradis. Mieux, il faudra que le Pauvre bataille pour établir son droit de prééminence céleste. Malheur à lui si, sur cette vallée de larmes, il n'a pas montré assez de résignation, s'il ne s'est pas prêté avec assez d'humilité à toutes les mortifications qu'il a plu au riche de lui infliger !

L'orthodoxie catholique prendra à rebours les évangiles. Les préceptes chrétiens mis en avant pour conquérir les masses esclaves seront rejetés dès lors qu'il s'agira de conquérir les

SUR UN FAIT DIVERS

Les journaux nous apprennent qu'il s'est déroulé, ces jours-ci, dans les environs de Bordeaux, un « drame affreux ». Succinctement, voici les faits :

Le Portugais Manoël Ferrera, pour vivre, ne dédaignait point de braconner dans les propriétés des richards de la contrée. La chose n'allait pas sans inconvénients. Plusieurs fois, il avait été rencontré sur les terres du domaine de Bacalan, par le garde particulier du lieu. Ce dernier, l'autre jour, vit le Portugais au moment où il prenait la fuite avec son chien qui tenait une poule dans sa gueule.

Pour intimider le fuyard, le garde tira en l'air, deux coups de fusil et regagna son pavillon. Il aurait pu lui tirer dessus. La loi lui en donne l'autorisation, et vraisemblablement les tribunaux l'eussent absout, s'il avait tué le manant. Pris d'un scrupule — rare chez ceux de sa profession — il préféra se borner à lui faire peur. Mais l'affaire ne s'arrêta pas là. Au bruit fait par la décharge du fusil, les voisins s'alarmèrent. Et parmi ceux qui sortirent de leur demeure, se trouvait un brigadier de police, nommé l'argue, qui tenait un fusil à la main. En bon fil, il se tenait prêt — instinctivement, professionnellement — à donner la chasse au coquin qui donnait du fil à retordre aux agents de l'autorité.

Des Portugais, voisins et amis de Manoël Ferrera se précipitèrent sur notre bourrique pour l'empêcher de tirer sur leur copain. Mais notre brigadier, se sachant sûr de l'impunité n'hésita pas, il abattit un des Portugais qui couraient à lui.

Mais notre ganache policière avait compté sans une chose : les représailles des amis de l'assassiné. Ceux-ci ne bargaingnèrent point. Comme disent les feuilles amies de l'ordre, une scène sauvage se déroula. Le brigadier fut lynché proprement par les Portugais, son fusil fut brisé en trois tronçons, et ils ne l'abandonnèrent que lorsqu'il le crurent mort. La maréchaussée ne tarda guère à arriver sur les lieux. Le brigadier l'argue qui, en dépit de la bonne volonté de ses agresseurs, n'avait point encore résigné son âme au Dieu des tantes, a été envoyé à l'hôpital. En dernière heure, les nouvelles sont bonnes, on pense qu'il crèvera d'ici peu. Ses obsèques seront solennelles. Le préfet, voire le ministre, iront mener à sa dernière demeure le brave serviteur de l'ordre, l'héroïque victime du devoir. Mme Chippie s'abîmera dans la plus profonde désolation. Elle maudira les Portugais qui lui ont ravi à son affection, à sa vigilante tendresse une de ses vachiches bien aimées.

Il n'est pas mauvais quand même, devant la platitude des uns et des autres, que quelqu'un de temps à autre s'avise d'un geste viril. Les Portugais, en ne laissant point assassiner impunément un de leurs par les flics, nous ont donné un bel exemple. Puisse-t-il nous servir si quelque jour, l'un des nôtres tombait sous les coups de la canaille policière.

Un insigne qui s'impose

Dans sa Tribune des anciens combattants, la France Militaire se plaignait amèrement que rien, dans les manifestations patriotiques ne distinguât les « curieux » de ceux qui ayant été les soldats de Foch ont des droits incontestables sur le reste du troupeau humain.

Le rédacteur de cette feuille réclame un insigne pour les A. C. C'est une bonne idée ! Je vois très bien, par exemple, tous les « anciens combattants » qui se flattent de l'être, aussi béguilards qu'ils soient, porteurs d'une pancarte assez voyante sur laquelle on pourrait lire : « Je suis un A. C. j'ai été... et je le suis resté ».

Je soumets cette proposition au chroniqueur de la France Militaire, ne doutant pas qu'il la transmettra en haut lieu, si je puis dire !...

Comité d'Entr'aide

CAMARADES,

N'OUBLIEZ PAS QUE « L'ENTRAIDE » SOUTIEN LES EMPRISONNÉS ET LEURS FAMILLES. FAITES DONC UN PETIT EFFORT POUR REMPLIR SA CAISSE.

René Ghislain.

maîtres et les riches. A ceux-ci, l'Eglise promettait la gloire, les triomphes, les richesses, l'amour ; l'empereur romain comme le conquérant barbare ferait alliance avec une Puissance spirituelle dont le Dieu, dépouillé de son premier aspect, le Dieu des Pauvres, demeurerait jusqu'à la rébellion suprême des esprits libres, le Dieu des bourgeois, le Dieu de l'Etat, le Dieu naufrageur de toute Beauté, de toute Bonté et de toute justice !

FIN

Dernières publications

Vlaminck
TOURNANT DANGEREUX
12 francs franco ; 13 25

P. J. Proudhon
LITTES CHOISIES
15 francs ; franco : 16 25

Fernand Gorcos
L'AMERIQUE... UN PARADIS ?
6 francs ; franco : 7 05

A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU
de l'auteur allemand
Erich-Maria Remarque
Trauaction Hella et Bourneac.
Un livre qui raconte la guerre dans sa poignante réalité.
Prix : 12 francs, franco 13 fr. 25.
En vente à la Librairie d'Éditions Sociales, 72, rue des Frères.

PROPOS D'UN PARIA

La comédie de la ratification est jouée. Le ministère a obtenu péniblement huit voix de majorité. Et il a fallu que le virtuoso Briand use de toutes les cordes de son fameux violoncelle. Quoi qu'il en soit, le résultat est acquis, pour la grande joie de tous et à la grande colère des autres.

Car, cette fameuse ratification, si elle nous intéresse qu'à demi a eu le joyeux don de mettre aux prises les gens qui font profession de patriotisme. C'est ainsi que nous avons pu assister à un duel Coty-Maurras qui ne manque pas d'enseignements.

Au lendemain du vote, on pouvait lire dans le torchon à deux ronds du parleur mégalomane : « Huit voix de majorité, c'est peu. Nous en convenons. C'est même beaucoup si l'on songe à la formidable campagne d'intimidation, de chantage et de violence menée depuis deux mois contre les bons Français qui ont bravé les pires outrages pour faire leur devoir, simplement. »

Parmi ces bons Français si violemment outragés se trouvait, naturellement, Sporturno dit Coty, démagogue au rabais. Le barbillon du roi l'avait, en effet, écorché dans toutes les règles de l'art, il avait notamment insinué que les intérêts de Coty étaient aux Etats-Unis, il ne fallait pas chercher ailleurs la raison de sa politique. D'autre part, un des grosses légumes de l'Ami du Peuple, un certain Roujon, était dénoncé par l'impitoyable barbillon, comme accumulant ses fonctions de rédacteur de Coty avec celles de fonctionnaire du Palais du Luxembourg. Ce qui pouvait donner une idée de l'indépendance du bougre.

La-dessus les nègres de Sporturno ont répondu que Coty « ne possède plus, aux Etats-Unis, comme dans les autres pays, que le titre de président à vie de ses compagnies avec un cinquième environ des actions qu'il détenait au moment de sa campagne contre la ratification ».

Autant dire que le pauvre Coty s'est mis sur la paille pour pouvoir défendre les intérêts français sans être en butte à aux soupçons, accusations, insinuations, de la haine et de l'envie. C'est du dernier comique.

Georges Valois a dévoilé les tractations qui eurent lieu entre Coty et Maurras et indiqué les sommes versées par le premier pour sauver l'A. F. d'un pas difficile. Aussi cette querelle entre deux hommes également néfastes et haïssables est-elle suggestive. Il apparaît qu'un chèque adroitement libellé d'une importance suffisante, et remis avec la discrétion voulue, arrangerait bien des choses. Ces coquins sont faits pour s'entendre.

Le rôle de Sporturno, agent de la finance internationale, est assez clair. Ce n'est certainement pas pour son seul plaisir qu'il a entrepris cette vaste organisation de démocratisation de l'opinion publique qu'est l'Ami du Peuple. Il défend, sous le couvert d'un patriotisme qui ne trompe que les naïfs, ses intérêts et ceux des puissances de réaction : assassins de Sacco et Vanzetti, tortionnaires d'Italie, etc. Coty, comme Maurras, est un ennemi du peuple. — Pierre Mualdès.

Aux Hasards du Chemin..

Un maire à poigne

Un maire qui ne badine pas avec la loi bourgeoise, c'est le « camarade » Hueber, que la collusion autonomo-bolcheviste a placé à la mairie de Strasbourg. Ce tovaritch éprouvé vient en effet d'octroyer un jour de prison à un père de famille dont l'enfant n'avait pas assisté au cours de religion pendant le mois d'avril.

Je ne sais pas si le camarade maire Haeg-bolcheviste a visité Moscou, il aurait pu y apercevoir de larges pancartes portant ces mots en lettres fulgurantes : « La religion est l'opium du peuple ».

Mais Strasbourg est loin du Kremlin. Et puis même, là-bas, les papes à longues tignasses n'en font pas moins leurs petites affaires... alors !...

Drapeaux et lampions...

Puisque nous en sommes sur le cas du maire de Strasbourg, signalons que ce farouche défenseur de l'enseignement religieux est également un bon patriote français. Il n'y avait qu'à voir le jour du Quatorze-Juillet la façade de sa mairie, somptueusement décorée et tricoloremment pavoisée ainsi que les autres monuments publics pour bien s'en rendre compte.

Ainsi que pour Marcel Cachin auquel il sera beaucoup pardonné pour ses larmes strasbourgeoisement patriotiques, les décorations et oriflammes du camarade Hueber auront été droit au cœur des nationalistes français.

A la gare... Les journaux nous annoncent la construction d'une gare au Vatican. Dame, le Pape n'est plus prisonnier et il lui faudra porter au loin sa bénédiction. Il est naturel que le vicar du Christ ne peut pas voyager comme le commun des mortels. Il aura sa gare et aussi ses trains spéciaux qui comprendront : wagon-chapelle, wagon-sacristie et bien sûr wagon-restaurant, car la parole divine n'est pas, même pour un Pape, une nourriture suffisante. Tout cela sera parfait, d'un goût parfait et d'un luxe considérable qui n'aura rien à voir avec l'humilité chrétienne prêchée par les bons apôtres.

« Le Saint Père au Diable » chantait-on autrefois. Il faudra maintenant dire : « Le Saint Père, à la gare... »

LE ROMANICHEL.

TRIBUNE SYNDICALE

Confédération Générale du Travail Syndicaliste Révolutionnaire

AUX TRAVAILLEURS!

Appelée à examiner la situation présente, la Commission administrative a décidé d'intensifier la propagande pour vulgariser le programme confédéral, établi conformément aux décisions du Congrès de Lyon.

Elle rappelle que ce programme est à la fois complet et permanent.

Tenant essentiellement à indiquer l'action immédiate qu'il y a lieu d'entreprendre pour atteindre les premiers paliers de réalisation, la C. A. précise qu'il s'agit, pour le moment, d'œuvrer :

1° Pour l'obtention d'un salaire local ;
2° Pour imposer le respect intégral de la loi de huit heures ;

3° Pour l'institution des délégués syndicaux à la sécurité et à l'hygiène dans les usines, ateliers, chantiers, magasins et bureaux.

En conséquence, elle insiste très vivement auprès des organisations et des militants pour qu'ils fassent tous leurs efforts en vue de faire triompher aussi rapidement que possible ces revendications qui constituent le premier stade de l'action confédérale, dans le cadre de la C. G. T. S. R.

En ce qui concerne les menaces de conflits qui s'accroissent sur tous les points du globe, la C. A. considère que la lutte pour la conquête des marchés mondiaux et l'oppression des peuples coloniaux ainsi que des minorités nationales dans tous les pays atteint son paroxysme.

En présence de ces faits indéniables, la C. A. déclare que la guerre est à tout instant possible et que la lutte contre un tel fléau, qui menace l'humanité d'une disparition quasi-totale, doit être la première préoccupation du prolétariat.

La C. A. est convaincue que cette lutte doit être constante et qu'il ne peut s'agir d'opposer à l'action capitaliste une série de ruses, de ruses, comme celui qui est envisagé par la C. G. T. U. pour le 1er août dont le seul avantage sera de faire de nombreuses victimes dans les rangs des travailleurs pour des résultats pratiquement nuls.

Elle demande aux adhérents de la C. G. T. S. R. de ne pas participer à cette action, de se refuser à servir de « cobayes » sociaux aux « stratèges » du Parti Communiste, dans leur lutte pour la possession d'un pouvoir d'Etat, dont le syndicalisme poursuit la destruction.

La C. A. est d'ailleurs convaincue que les cheminots, les ports et docks, les postiers, les fonctionnaires et aussi une grande partie des ouvriers de l'industrie appartenant à la C. G. T. U. ne participeront pas à l'action décidée pour le 1er août, dont les initiateurs eux-mêmes se mettront prudemment à l'abri, comme d'habitude, laissant ainsi, généreusement, les bougres « du rang et de la file » faire les frais de l'opération.

En conséquence, elle demande aux adhérents de la C. G. T. S. R. de ne pas participer à l'action du 1er août, de ne pas suppléer, par leur présence, à la carence certaine des nombreux éléments de la C. G. T. U. et du Parti Communiste qui ne suivront pas la discipline de leurs organisations.

Elle leur demande de s'abstenir non seulement pour le 1er août, mais encore pour toute action analogue, en raison de l'antagonisme complet des buts poursuivis par le Parti Communiste et le syndicalisme révolutionnaire.

Par contre, la C. A. est convaincue que le meilleur moyen de s'opposer à la guerre et, le cas échéant, de transformer la guerre capitaliste en guerre de classe, consiste : à refuser à la guerre, comme l'a déclaré courageusement le savant Einstein, tout concours direct et indirect — et cela en quelle circonstance que ce soit, — à organiser dès maintenant les forces ouvrières en vue d'une conquête des moyens de production et d'échange et d'une mainmise rapide sur le matériel de guerre (armes de toutes sortes,

munitions, gaz, avions tanks, etc.) afin de priver l'adversaire de tout moyen de faire la guerre et de l'entretenir.

Convaincue également que la guerre qui vient ne fera l'objet d'aucune déclaration préalable, qu'elle fondra sur le monde avec la vitesse d'un bolide, la C. A. invite la classe ouvrière à prendre toutes dispositions pour vaincre l'armée de métier constituée dans chaque pays par le capitalisme, pour sa défense.

La C. A. de la C. G. T. S. R. n'hésite pas à déclarer que tous les instruments de meurtre conquis par le prolétariat devront être immédiatement utilisés contre ces forces mercenaires, dont la seule existence rendrait toute révolution impossible.

Ces forces devront être écrasées avec d'autant plus de vigueur que leur jonction inévitable avec des forces étrangères et capitalistes de même nature anéantirait complètement tous les espoirs de libération du prolétariat des pays belligérants.

L'alliance des Empires et de Louis XVI contre la Révolution Française de 1789 ; celle de Thiers et de Bismarck contre la Commune de 1871, celle de Foch et de Hindenburg contre la Révolution allemande de 1918-1919 prouvent avec une certitude absolue la justesse de notre point de vue. Il est donc inutile d'insister à ce sujet.

La C. A. de la C. G. T. S. R., constatant enfin que l'œuvre de division et de dissociation accomplie criminellement par les partis politiques et les C. G. T. qui leur servent d'appendices a diminué considérablement la puissance de la classe ouvrière et rendu plus difficile sa lutte contre la guerre, entend rendre responsables de cette situation les partis et C. G. T. qui l'ont créée.

Elle déclare qu'en raison de toutes ces difficultés la tâche la plus urgente consiste à regrouper, à réorganiser, à redresser au préalable les forces éparées ou désaxées. Elle convie les organisations et les militants à accomplir cette tâche qui est le point de départ de tout le travail à effectuer, pour que la classe ouvrière soit en mesure de s'opposer vigoureusement à la guerre.

La C. A. espère qu'ils sauront comprendre qu'il faut laisser s'épuiser en efforts stériles et vains — dangereux pour le prolétariat — seulement — les responsables essentiels de la situation syndicale actuelle.

Elle leur demande de conserver intactes, pour une action décisive, toutes les forces déjà organisées sur notre plan et de poursuivre sans délai et sans arrêt le recrutement, l'organisation et l'éducation des travailleurs qui sont en ce moment hors de la lutte, par la faute des partis politiques.

La C. A. de la C.G.T.S.R.

C. G. T. S. R.

Première Union Régionale. — Jeunesse syndicaliste. — Organisation une Grande Bataille Champêtre à Chelles, pour le dimanche 4 août, nous prions les camarades anarchistes et syndicalistes de bien vouloir venir. Nous donnerons, dans le prochain numéro du « Libérateur », toutes indications utiles.

13^e Région Fédérale. — Réunion de la C. E. mercredi 31 courant à 18 heures, salle des Commissions, 4^e étage, Bourse du Travail. — Le Secrétaire adjoint.

C. G. T.

Terrassiers. — L'Assemblée générale du Syndicat aura lieu dimanche 28 juillet à 9 h. du matin à la Bourse du Travail, salle Jean-Jaures, 3, rue du Château-d'Eau, Paris (10^e). En raison de l'importance de cette assemblée, tous les adhérents se feront un devoir d'être présents. D'importantes décisions seront prises.

Le conflit des pipiers de Saint-Claude

Le conflit qui met aux prises près de 3.000 pipiers avec un patronat de combat est l'un de ceux que l'on peut placer sous le signe de l'évolution capitaliste moderne.

Il s'agit, en effet, pour nos camarades de Saint-Claude, de faire obstacle aux prétentions de leurs exploitants qui veulent consacrer d'une façon définitive l'esclavage des travailleurs de la pipe.

Après un chômage qui dure depuis novembre 1926, les patrons, pensant que l'heure est favorable, veulent imposer des diminutions de salaires allant, en certains cas, jusqu'à 75 0/0.

Où, camarades, vous avez bien lu ! A notre époque de vie chère, au moment où tout va augmenter encore, il se trouve un patronat assez rapace pour essayer d'imposer une telle diminution !

Un contrat de travail existant depuis 1906 ; ce contrat avait, jusqu'à présent, sauvegardé tant bien que mal les intérêts ouvriers ; brusquement, les patrons se sont décidés à le rompre.

S'ils ont agi ainsi, c'est qu'une concentration patronale s'était opérée. Un trust : « Bruyer-Pipe Association » s'était formé ; ce trust englobe des maisons anglaises, américaines, allemandes et les quatre plus fortes maisons de Saint-Claude, berceau de l'industrie de la pipe.

Le but de ce trust est clair. Il consiste à faire supporter aux ouvriers tous les frais supplémentaires que les lois sociales vont occasionner aux entreprises, et par la même occasion, introduire dans les ateliers une discipline de fer, qui enlèverait aux ouvriers toute velléité de révolte que les salaires de famine pourraient susciter.

C'est donc une grande bataille qui s'engage. Bataille typique qu'il faudra suivre de très près, car elle sera féconde en enseignements.

Un soldat syndical chrétien est intervenu juste à temps pour essayer de jeter le désarroi dans les rangs des grévistes. Il en a été pour ses frais.

Les conditions de la lutte ont également obligé les ouvriers à employer l'action directe et, jusqu'à présent, l'entraîn des grévistes a été parfait.

Sans distinction de tendance, tous les ouvriers luttent d'un même cœur pour, non seulement résister aux prétentions patronales, mais encore imposer, si possible, de meilleures conditions de travail.

Inutile de souligner que les camarades pipiers ont affaire à forte partie. Ils ne peuvent, pour eux, tous les patrons pipiers de Saint-Claude ne font pas partie du trust, et il se pourrait que la compréhension juste de leurs intérêts pousse les patrons non adhérents à la « Bruyer-Pipe Association » à accorder satisfaction aux ouvriers.

Au cas où, ce serait la scission du bloc patronal et la victoire assurée pour nos camarades.

Ne nous dissimulons pas cependant que la lutte peut être longue, et qu'il faudra beaucoup de courage à nos camarades pipiers — après deux ans et demi de chômage — pour tenir le coup jusqu'au bout.

Il est donc à peine besoin d'insister auprès des camarades pour qu'ils fassent le meilleur accueil à l'appel lancé par la C.G.T.S.R.

Il faut que la solidarité s'exerce largement et vite. L'heure est trop grave pour qu'ils ne le comprennent pas.

L. H.

COMMUNICATIONS DIVERSES

Comité de Défense de Marseille. — Balade champêtre au bénéfice des camarades Tonelli et Martin. Dimanche 4 août à la Plaine de « Notre-Dame Limite ». Départ à 7 heures de la place Jules-Guesde, tramways n° 26, descendre au terminus, prendre à gauche le boulevard de la Limite et suivre les flèches.

A 8 heures, déjeuner.

De 9 à 12 heures, orchestre, bal, jeux divers.

A 12 heures, dîner au bar.

De 15 à 20 heures, bal, concours de chant, attractions et surprises.

A 20 heures, départ en musique.

Une buvette fonctionnera avec bière, limonade, cidre, vins, glace, etc., etc. — Le Comité.

Vient de paraître aux Editions musicales de « La Maison des Arts », un recueil de chansons d'Eugène Bizeau, mises en musique par le maître compositeur F.-L. de Gardabou.

Il comprend cinq œuvres, piano et chant : « Réve creux », « Chanson virile », « Chanson couleur des Jours » (avec accompagnement de flûte ad libitum), « Aubade mélancolique », « Dans les Bois ».

Prix net : 15 francs. Pour les lecteurs du « Libérateur », franco, 12 francs.

S'adresser à E. Bizeau, à Massiac (Cantal), c/c 844, Clermont-Ferrand.

PETITE CORRESPONDANCE

M. Frankar. — Reçu argent. Vous Ledoux dont l'abonnement est terminé depuis le 30-6-28.
Planplan. — Passe me voir au plus tôt. N. Faucier.

LA VIE DE L'UNION

Commission Administrative de l'U.A.C.R. — Réunion urgente lundi prochain, 29 courant. Présence indispensable de tous.

PARIS-BANLIEUE

Comité d'initiative de la Fédération. — Samedi 27 juillet, réunion des délégués à 20 h. 30, 72, rue des Prairies.

Groupe de 5, 6, 13 et 14^e arrondissements. — Tous les mardis soirs à 20 h. 30, 10, rue de l'Arbalète, Paris (5^e). Les amis et les lecteurs sympathisants du « Libérateur » sont invités.

Groupe anarchiste communiste des 10^e, 19^e, 20^e arrondissements. — Samedi 27 juillet, de 16 à 18 h., 72, rue des Prairies.

Groupe des 11^e et 12^e. — Dans sa dernière réunion, le groupe a décidé que, pendant la saison d'été, il ne se réunirait que tous les 15 jours. Aussi les camarades se feront un devoir d'assister à notre prochaine réunion, mardi 30 juillet, local habituel.

Groupe du 15^e. — Réunion vendredi 2 août, présence indispensable de tous.

Groupe des 17^e et 18^e arrondissements. — Réunion tous les jeudis à 20 h. 30, Salle de l'Indépendance, 48, rue Duhamel (18^e). Jeudi prochain 1^{er} août un camarade traitera de l'organisation de la production.

Groupe Libérateur d'Antony-Bourg-la-Reine. — Dimanche 4 août à 10 h. du matin au café de l'Espérance, 80, Grande-Rue à Bourg-la-Reine, assemblée générale. Les lecteurs du « Libérateur » habitant la région y sont cordialement invités.

Livry-Gargan. — Réunion du groupe le samedi 27 juillet, à 21 heures, à la salle Coulon, route de Paris.

Groupe de Pantin-Aubervilliers. — Les camarades anarchistes et sympathisants se réuniront

jeudi 1^{er} août à 20 h. 30, 42, avenue Edouard-Vaillant à Pantin.

Groupe de Saint-Denis. — Réunion vendredi 28 juillet, local habituel, suite de la causerie sur l'histoire du mouvement anarchiste.

PROVINCE

Lezignan. — Les amis et sympathisants de Lezignan et environs pourront se procurer « Le Libérateur » au bureau de tabac Lafitte, face au café des Sports.

Groupe d'Etudes sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à Raoul Collin, 31, rue des Murins. Appel aux sympathisants du « Libérateur ».

Groupe de Pénans. — Le groupe de Pénans, se réunit tous les dimanches matin, chez Richard, boulangerie, 11, rue Saint-Jean. Librairie, journaux. Appel à tous les sympathisants.

Le Groupe A.C.R. de Toulouse invite tous les camarades et sympathisants à assister à ses réunions qui ont lieu tous les samedis. Local du Groupe, rue St-Charles, 36.

Chaque dimanche matin de 8 h. à midi répartition des denrées au groupe d'achats en commun, rue Saint-Charles, 36.

Vente de livres, brochures, chansons sociales, rue St-Bernard, St-Sernin. Bille de loterie pour une Géographie universelle d'E. Reclus, texte espagnol, le billet 2 fr. Les camarades que la chose intéresse peuvent s'adresser à Tricheux, rue de l'Hirondelle, 6, Toulouse.

N. B. — Les camarades du groupe d'achat en commun sont priés de se souvenir que le Conseil d'administration ainsi que la Commission de Contrôle doivent se réunir le mardi 30 courant, aux fins d'inventaire et jeudi 1^{er} août, assemblée générale de tous les membres, réunion pour le compte rendu d'inventaire au local du groupe, R. St-Charles, 43 bis.

La Voix de Province

ORLEANS

Un meeting communiste

Le grand parti des masses avait convoqué, par de nombreuses affiches, les prolétaires orléanais pour venir protester contre la condamnation du gérant du « Travailleur » à 2 mois de prison pour un article, dans lequel était malmené un gâlonné du 8^e chasseurs à cheval, et en même temps à élever leur protestation contre la guerre.

Une vedette était au programme : Picquennal, député bolchevick, mais il omit de venir... de même que les masses orléanaises car nous étions 150 dans une salle, pouvant contenir 2.000 auditeurs.

Le permanent régional du P.C. le remplaça à la tribune et expliqua l'affaire du « Travailleur » ; il dit que le jugement était inique en se basant sur la loi et la Constitution, ce qui n'est pas mal pour un parti qui se dit contre cette même Constitution et contre ces mêmes lois. Il s'étendit ensuite longuement sur la question de la ratification des dettes, la politique générale etc., et il termina par un appel pour la manifestation du 1^{er} août contre les menaces de guerre dirigées contre le gouvernement des Soviets : « Tous les hommes sont frères, dit-il, et vous ne devez pas prendre un fusil pour tirer sur un de vos frères ». C'était pathétique et éloquent. Ce fut moins quand un auditeur demanda à l'orateur des explications sur les incidents russo-chinois et sur l'ultimatum adressé par les Soviets à la Chine. La réponse fut assez embrouillée, je crois simplement y avoir compris que l'orateur avait oublié ce détail en s'élevant contre la guerre mais que si celle-ci survient entre la Russie et la Chine ce serait pour défendre la Révolution russe...

C'est donc l'éternelle histoire qui recommence, et les prolétaires russes se feront massacrer pour défendre leurs gouvernants actuels, comme ils se sont fait massacrer en 1914 pour le gouvernement du Tsar.

Et tant qu'il y a des gouvernants et que régnera l'autorité il en sera de même.

Exploités, venez vous grouper dans un mouvement anarchiste puissant, vous éviterez ainsi de nouvelles boucheries et vous deviendrez des hommes libres.

R. X. d'Orléans.

LA SEYNE-SUR-MER.

Vers le 1^{er} août

Le parti communiste avait organisé, le 20 juillet, une grande réunion publique en vue de préparer la manifestation du 1^{er} août et de protester contre la répression. Une centaine de travailleurs avaient répondu à l'appel des organisateurs. Tout à tour : Gamba, Mouska et Strack

exposèrent les différents mots d'ordre lancés par la III^e Internationale. Mouska, délégué du S.R. I, fit un tableau saisissant de la répression qui sévissait actuellement dans tous les pays... excepté bien entendu la Russie soviétique.

A l'appel de la contradiction notre camarade Jacques Laurent monta à la tribune. Il déclara lui aussi, en tant que militant du comité de défense sociale s'associant de tout cœur à toute manifestation contre la répression. Mais à l'encontre de Mouska il n'oublia point, au cours de son exposé, la « bien heureuse » Russie et démontra, citant le cas de Ghezi, que « l'Etat prolétarien » n'avait plus rien à envier à l'Italie fasciste.

Fait curieux, notre camarade, dont le court exposé avait pour but de dénoncer la collusion du S. R. I. et du parti communiste (ou pour mieux dire du gouvernement Russe) fut aidé dans cette tâche par les organisateurs eux-mêmes, qui décidément manquent totalement de discernement. En effet au lieu de laisser répondre Mouska, principal intéressé, le président donna la parole aux deux autres orateurs, qui répondirent avec la casuistique chère à leur parti. Mouska seul s'abstint et le but que nous poursuivions, fut ainsi facilement atteint. Conclusion : excellente réunion qui nous incitera à continuer notre besogne d'éclaircissement.

J. Abientôt.

TOULON

Les chats fourrés à l'œuvre...

Comme le « Libérateur » l'a déjà relaté, nos camarades Tonelli et Martin étaient poursuivis pour infraction à la loi sur la loterie. Ils avaient, en effet, été trouvés porteurs de billets de tombola, dont le bénéfice devait alimenter une caisse de solidarité. Crime tel, aux yeux des policiers préposés à la chasse aux étrangers, que nos amis avaient été incarcérés en attendant d'être déférés au Tribunal correctionnel. Nos deux camarades viennent d'être « jugés » et condamnés avec une rigueur à laquelle nous ne nous attendions certes pas, encore que nous soyons prévenus contre les agissements des juges de la 3^e République. 1 mois de prison pour Tonelli ; 2 mois pour Martin et tous deux condamnés de 5 ans d'interdiction de séjour.

Inutile de dire qu'ils font appel devant une telle condamnation.

Le C.D.S. de Marseille, ainsi que les camarades de Toulon vont commencer l'agitation pour faire rapporter ce jugement scandaleux. Nul doute que tous les ouvriers, tous les gens de cœur de la région joindront leurs efforts à ceux du C.D.S. pour protester contre l'arbitraire du Tribunal correctionnel et obtenir l'acquiescement de nos deux camarades.

Mirus.

LIBRAIRIE D'ÉDITIONS SOCIALES

72, Rue des Prairies, Paris (20^e Arrond.)

Chèque postal : FAUCIER-PARIS 1165-55

La Librairie d'Éditions Sociales se charge de fournir tous les ouvrages de philosophie, sociologie, sciences, littérature, question sexuelle, hygiène, ainsi que tous les classiques de langue française.

Il suffit, pour cela, de nous indiquer le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur, et si possible de l'éditeur.

Toute commande est servie dans les huit jours.

Nos conditions de vente sont les suivantes :

1° Il n'est pas fait d'envoi à crédit ou contre remboursement ;
2° Les frais de port sont calculés à raison

de 10 0/0 pour la France et 20 0/0 pour l'étranger ;

3° Aux bibliothèques, syndicats, groupes et autres organisations d'avant-garde, il est fait une remise de 20 0/0, frais de port à leur charge ;

4° Les abonnés du Libérateur bénéficient également d'une remise de 10 0/0.

Adresser toutes les commandes accompagnées de leur montant, à N. Faucier, chèque postal, Paris 1165-55, 72, rue des Prairies, Paris-20^e.

NOTA. — Toute demande de renseignements doit être accompagnée d'un timbre pour la réponse.
Il ne sera pas donné suite aux commandes non couvertes de leur montant.

ALBERT (CHARLES).	
L'amour libre	9 »
ARCHINOFF.	
Histoire du mouvement Makhoviste (valeur 10 fr.) soldé	3 50
ARMAND E.	
Initiation Individualiste-Anarchiste ...	9 »
BAKOUNINE M.	
Dieu et l'Etat	1 50
Œuvres (tome I, III, IV, V). Le volume ..	12 »
Correspondance	12 »
BESSEDE (J. M.).	
L'initiation sexuelle	12 »
BERNSTEIN.	
Socialisme théorique et démocratie sociale pratique	9 »
BERTH (EDUARD).	
Les Méfaits des Intellectuels	12 »
BRIZON (PIERRE).	
L'Eglise et la révolution française ...	3 50

CAPERO.	
Abrége du Capital de Karl Marx	6 »
CARPENTER EDWARD.	
Prisons, Police, Châtiments	4 »
COMMENGE (D ^r O.).	
La Prostitution clandestine à Paris ...	21 »
CEURDEROY.	
Jours d'exil (3 volumes) chacun	12 »
CHATEAUBRIANT HILL.	
La physiologie morale	12 »
CORNELIEN.	
Le salaire, ses formes, ses lois	3 50
En Marche vers la Société Nouvelle ..	12 »
CHAZOFF.	
Le mensonge bolcheviste	3 50
DARWIN.	
L'origine des espèces, 1 vol. in-8, 604 pages	21 »
Le même Ed. Populaire (2 vol.)	12 »
DE GREEF (G.).	
Problèmes de Philosophie positive :	

L'enseignement intégral, l'inconnaissance	24 »
DROZ.	
P. J. Proudhon	9 »
DELAISI.	
L'Eglise et l'Empire Romain	3 50
Les contradictions du monde moderne ..	30 »
DAUPHIN MEUNIER.	
La commune hongroise et les anarchistes (valeur 2 75) soldé	1 »
DOMELA NIEUWENHUIS.	
Le Socialisme en danger	12 »
DUBOIS-DESSAULE.	
Prêtres et moines non-conformistes en amour	9 »
Sous la casaque	12 »
DUBOIS (AMEDEE).	
Complete rendu du Congrès international anarchiste d'Amsterdam	1 50
DOMELA NIEUWENHUIS.	
Le socialisme en danger	12 »
DEVILLE.	
Le Capital de Karl Marx	9 »
ETZBACHER.	
L'anarchisme	15 »
FAURE ABEL.	
L'individu et l'Esprit d'autorité	12 »
FAURE (SEBASTIEN).	
L'imposture religieuse	12 »
La Bouleuvre Universelle	12 »
Propos subversifs	7 50
Mon Communisme (épilogue)	
GRAVE (JEAN).	
L'individu et la Société	12 »
L'anarchie, son but, ses moyens	12 »
Réformes, Révolution	12 »
GROUPE D'ANARCHISTES RUSSES.	
La répression de l'anarchisme en Russie soviétique (préface d'André Colomer).	2 »
GUILLAUME JAMES.	
Etudes révolutionnaires (2 vol.) chaque ..	12 »
L'Internationale (Documents souvenirs) tomes II, III, IV (manque le I) chaque ..	15 »
GUYAU J.-M.	
Esquisse d'une morale, sans obligation, ni sanction	15 »
La genèse de l'idée de temps	5 60
Education et hérédité	20 »
L'irréligion de l'avenir	20 »
GUGLIELMO FERRERO.	
L'individualisme et la société moderne ..	12 »
HAMON.	
Le Socialisme et le Congrès de Londres ..	12 »
La psychologie du militaire professionnel ..	12 »

BUREAU.	
Les jésuites, la classe ouvrière et la révolution	3
Le secret de l'Univers	6
ISAEFF.	
Les grands hommes et le Milieu social	4
KROPOTKINE.	
Autour d'une vie (2 volumes)	20
Paroles d'un révolté	6
La conquête du pain	12
L'Éthique	18
L'anarchie, sa philosophie, son idéal. 1 25	
LAVROFF.	
Lettres historiques	12
LESIGNE.	
L'irréligion de la science	12
LORLOUT.	
Les théories anarchistes	12
Crime et société	12
DE LIGT (BARTHELEMY).	
Contre la guerre nouvelle	12
LISSAGARAY.	
Histoire de la Commune de 1871	25
LAISANT G. A.	
La Barbarie Moderne	6
MALATESTA (ERRICO).	
Au café (valeur 5 fr.) soldé	3
Relié (valeur 6 fr.) soldé	4
MALON (BENOIT).	
La morale sociale	12
MALATO (CHARLES).	
L'homme nouveau	5
Les classes sociales au point de vue de l'évolution Zoologique	8
MARESTAN (JEAN).	
L'éducation sexuelle	12
MARIANI (MARIO).	
Un pauvre chrét (valeur 7 50) soldé. 1 25	
MAKEN (NESTOR).	
La révolution Russe en Ukraine (valeur 12 fr.) soldé	5
MICHEL (LOUISE).	
La commune	12
KARL MARX (Le Capital)	
I. Le procès de la production du Capital (4 vol.), chaque	12
II. Le procès de la circulation du Capital (4 vol.), chaque	12
III. Le procès d'ensemble de la production capitaliste (6 vol.), chaque	12
Critique de l'Economie Politique	15
MYRIAL (ALEXANDRE).	
Pour la vie	1
PELLLOUTIER (FERNAND).	